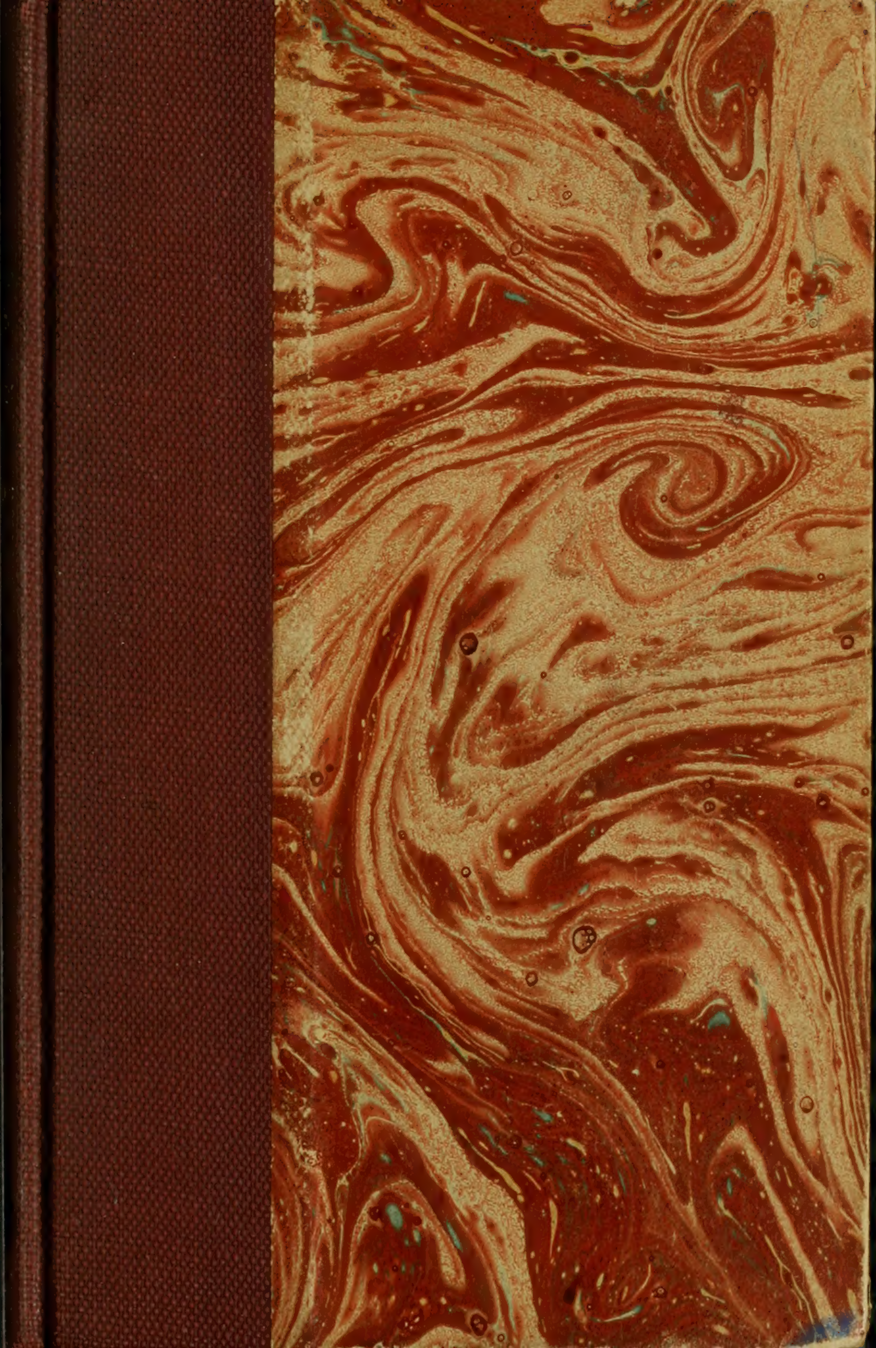


LE JALOUX
honteux de l'être

DUFRESNY

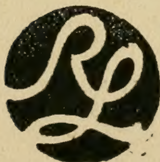
LE JALOUX
honteux de l'être

Comédie en Cinq Actes

Créée au Théâtre-Français le 6 Mars 1708

Reprise au Théâtre National de l'Odéon
le 23 Janvier 1919

Direction PAUL GAVAULT



LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS

Théâtre National de l'Odéon

DISTRIBUTION

LE PRÉSIDENT.	MM.	HASTI
Mr ARGAN.		CHAUMONT
FRONTIN.		PIZANI
THIBAULT		GEORGE-SCEY
DAMIS.		COUTANT
LA PRÉSIDENTE.	Mes	BÉRANGÈRE
LUCIE.		NIVETTE
HORTENSE.		DENISE HÉBERT
LISETTE.		NADINE PICARD

DUFRESNY

(1648-1725)

C'est une bien curieuse physionomie que celle de Dufresny; légendaire autant que celle de son collaborateur Regnard, autant que celles aussi de Sedaine et de Beaumarchais, mais dans un genre à soi : étrangement tiraillée par des influences héréditaires et contradictoires, des aspirations pratiques de paysan contrariées par des inconséquences de prince du sang, sorte de dieu Janus de la vie, et bientôt du théâtre, dont une face sourit à la foule et à ses tréteaux, et l'autre, la plus intéressante, à la Cour et aux scènes royales. Car il est de sang princier, encore qu'il n'en ait jamais tiré grand orgueil, ayant raillé lui-même cette « vanité des hommes [qui] travaille en Généalogie ».

Il était l'arrière-petit-fils d'une jardinière d'Anet, la Belle Jardinière, pour laquelle Henri IV avait eu des bontés de Vert-Galant. Peut-être son grand-père et son père furent-ils attachés, obscurément, aux personnes d'Henri IV et de Louis XIII, faute de quoi l'on s'étonnerait de le trouver à Versailles, de voir aussi que Louis XIV l'ait choisi tout jeune pour valet de chambre, et ne se soit jamais découragé de le combler de faveurs.

Il était plein de séductions, avec une figure fine, aux lèvres plissées d'un sourire ironique, comme nous le révèlent les portraits du temps mieux encore que le buste de

la Comédie Française. Il était pétri d'esprit; peintre, musicien, architecte, et grand amateur de jardins. En rien, d'ailleurs, il ne s'attarde par les sentiers battus. Il prend des bouts de toiles ou d'estampes coloriées, y découpe des silhouettes, les agence à sa fantaisie. Nous avons eu en mains deux compositions de ce genre, — de la Collection Cartault d'Olive, — c'est intéressant au possible, et, trait particulier, extraordinairement scènique. Jardinier, il ne l'est point dans le goût somptueux et la noble rigidité de Lenôtre, mais dans celui des maîtres des « gardens » anglais, entiché de variété, de lignes mouvementées, préférant les ruisseaux aux bassins, suscitant des buttes où la nature n'a prévu que des pelouses. Lenôtre dessine des parcs pour trianeries princières; Dufresny ébauche des Buttes-Chaumont et des Montsouris pour « sweet-hearts », pour Jenny l'ouvrière. Est-ce, consciente ou non, l'initiation au sentiment de la nature? Jean-Jacques Rousseau serait-il en germe dans Dufresny? Ne tranchons pas : notons, en passant. Elle n'est pas à dédaigner, toutefois, cette tendance à s'évader des ordonnances rituelles. Cette inclination vers un réalisme indulgent, point exempt d'un sentimentalisme rêveur, c'est une affaire grosse de conséquences artistiques et sociales, c'est l'éveil de préoccupations nouvelles qui se préciseront, peu à peu, à travers les romans de Marivaux, les drames de Sedaine, l'Encyclopédie et la Nouvelle-Héloïse. Tout se tient. Qu'on le veuille ou non, par ses jardins des Migneaux près Poissy, du Moulin, et du Chemin Creux, au Faubourg Saint-Antoine, et de l'abbé Pajot près Vincennes, Dufresny a dressé des tréteaux pour les spectacles de la nature. Il risqua même de gagner à son esthétique capricieuse Louis XIV, qui lui accorda de remanier Versailles. L'exagération de ses devis fit hésiter le souverain. Ne déplorons point que l'économie nous ait conservé pour les poètes, quelques marches de plus de marbre rose.

Il ne faut pas croire, au surplus, que Dufresny se contente de combiner des puzzles polychromes, de réformer les décors champêtres, et d'écrire pour ses chan-

sons, — les plus jolies du temps, — une musiquette spirisuelle. Son Brevet de Contrôleur des Jardins ne suffit pas à sa dépense, qui est considérable. Il a le caractère de la cigale, ce bohême du plaisir et des arts qui chante délicieusement ses romances que Grandval note sous sa dictée. Quand sa bourse est plate, il s'adresse au Roi qui murmure : « Je ne suis pas assez riche pour gager sa fortune », mais qui lui octroie le privilège d'une Manufacture de Glaces. Il s'en désintéresse bien vite, et vend son fief pour une bouchée de pain, avec une telle inconséquence que le Roi lui-même, lors du renouvellement du privilège, stipule le paiement à Dufresny d'une pension viagère de 3.000 livres. C'est une sécurité cela. Dufresny s'en soucie fort peu. Et, de gré à gré, il négocie pour obtenir le capital de sa rente, qu'il dissipe bien vite en noces et festins. Il lui reste encore quelque chose à vendre : sa charge à la Cour. Il manœuvre le Roi, et lui soutire son consentement. Là-dessus, il quitte Versailles, et va s'installer à Paris. Il veut être libre ; il l'est. Et il fera tout pour préserver sa liberté. Il se marie deux fois, « par distraction, ou par intérêt vif et présent », suggère son préfacier de 1731. Il dépense tout son argent, en effet, et, affirme Le Sage, au Chapitre X du « Diable Boîteux », « il est capable de tout pour en avoir », à telle enseigne qu'il n'hésite pas à épouser sa blanchisseuse dont il est le débiteur et qui, par surcroît, possède deux cents ducats d'économies. Ce n'est pas édifiant à l'excès. Ce qui l'est moins encore, c'est que Dufresny se soustrait immédiatement aux douceurs du ménage. Il a ses théories, sur ce chapitre, qu'il a énoncées dans ses *Amusements sérieux et comiques :* « le mariage enchaîne l'esprit aussi bien que le cœur, et par malheur encore, le cœur se dégage, et l'esprit demeure dans les fers. » Aussi, possède-t-il trois ou quatre logements, aux points opposés de Paris, et il met la clef sous la porte dès qu'il les sait éventés.

Quand le besoin le harcèle, il reprend le coche de Versailles, et va faire appel à son bon parent le Roi. En 1710, la mort de De Vizé laisse vacant le privilège du Mercure de France, Dufresny le quête, et l'obtient. Il s'y

attelle; rédige quelques volumes; se fatigue, comme de juste, et, trois ans plus tard, le revend au sieur Le Fèvre en échange d'une pension viagère. Etrange bonhomme, qui passe son temps à troquer des fortunes contre des aumônes !

Il est difficile, on le voit, de rêver existence plus mouvementée, plus mêlée, plus dissipée, plus théâtrale. Suivons Dufresny lui-même au théâtre.



Lorsqu'il est venu habiter Paris, après avoir lâché sa manufacture des Glaces, Dufresny a fait la connaissance de Regnard, cet extraordinaire Regnard qui a couru le monde entier, esclave et cuisinier aux rivages du More, explorateur vers le pôle, bohême, mais bohême riche, franc luron partout. Regnard, c'est un talent proche du génie, pas novateur le moins du monde ; mais c'est la fantaisie dans ce qu'elle a de plus étourdissant ; le mot, dans ce qu'il a de plus irrésistible ; c'est le comique qui déchaîne le rire, mais un comique très au point dans le choix des moyens, la liberté et la dextérité aérienne du vers, le sens de l'action, l'habileté de l'intrigue, l'art des dénouements plus consommé même que chez Molière. Il ne travaille que « pour se délasser du plaisir ». Il est plus dévoyé que Dufresny. Ils sont bien faits pour s'entendre, *inter pocula*, dans les tripots et les cabarets des Foires où l'on oublie les épouvantes de la Révocation de l'Edit de Nantes, les contraintes de l'Unigenitus, les menaces faites aux quiétistes eux-mêmes, où l'on noie surtout l'ennui que dégage le vieil et intransigeant ménage de Louis XIV et de Mme de Maintenon qui prépare la réaction débridée de la Régence.

Et c'est vers les spectacles forains qu'ils s'orienteront tout d'abord, comme vers le genre affranchi qui s'adapte le mieux à leur liberté d'allure. Ce goût ne sera point sympathique à Boileau, qui n'a pas craint de se livrer à des pasquinades académiques, mais qui impose la tenue aux autres, reproche à Molière lui-même d'avoir « quitté

pour le bouffon l'agréable et le fin, et sans honte à Térence allié Tabarin », et d'être aussi « trop ami du peuple ». L'amitié du peuple, c'est le courant. Mme de la Fayette a parlé du « sourire enivrant de la multitude » ; Marmontel va préciser : « le sourire du peuple vaut mieux que la faveur des rois. » Français, et « nés malins », Regnard et Dufresny ne se choquent nullement de pratiquer le théâtre-à-côté. Puisque les Italiens sont pleins de verve, ils vont travailler pour eux, persuadés qu'il y a, en fait, autant de différence entre le Tabarin du Pont-Neuf et les Comiques des nouveaux tréteaux, qu'il y en eut, en réalité, entre les Turlupins de l'Hôtel de Bourgogne et les Scapins du Palais-Royal (1).

Quand il se brouille avec Regnard, au sujet de l'affaire du *Joueur* — dont nous reparlerons, — il prend pour collaborateur, au Théâtre de la Foire, le signor Bianciolelli, le fils du créateur d'Arlequin, de ce Dominique qui obtint de Louis XIV, par la vertu d'une boutade, l'autorisation, pour les Italiens, de parler français dans leurs pièces. Puis Dufresny désertera les tréteaux, pour la simple raison qu'en 1697 ceux-ci sont interdits pour avoir offensé Mme de Maintenon, « Madame Louis XIV » dans « La Fausse Prude ».

Que peut bien valoir cette douzaine de pièces données par Dufresny au théâtre de la foire ? Pas grand'chose assurément. En majeure partie, ces à propos, cette satire, ce vaudeville sont des « greniers à sel », mais certes de beaucoup moins bien charpentés que ceux de Dancourt sur la valeur théâtrale desquels il ne faut pas se méprendre.

1. Dufresny donne successivement au Théâtre Italien : en 1692 : *L'Opéra de Campagne*, 3 actes ; *L'Union des Deux Opéras*, *1* acte avec Regnard ; *Les Chinois*, 1 acte et un prologue ; en 1692, *les Adieux des officiers* ou *Vénus justifiée*, 1 acte ; *Les Mal Assortis*, 2 actes et avec Regnard La *Baguette de Vulcain ;* en 1694, *le Départ des Comédiens*, 1 acte ; en 1695, *la Foire Saint-Germain*, et *Attendez-moi sous l'orme*.

*
* *

D'ailleurs, à part « *Attendez-moi sous l'Orme* », qui sera repris au Théâtre Français, l'œuvre originale de Dufresny n'est point là. Entre temps, en effet, il visait plus haut. Il est bon de ne jamais perdre de vue qu'il y a deux sangs contradictoires en lui : celui de la jardinière, et celui d'un roi, animateurs l'un de gauloiserie primesautière, l'autre de subtilités raffinées. Et cela peut expliquer bien des choses. Il aspirait aux grandes scènes, à la haute comédie. C'est sur ce territoire, surtout, qu'il est un talent de transition, celui qui fait le pont entre la comédie de caractères, la comédie de mœurs et la comédie romanesque, entre Molière et Marivaux, acheminant le genre, par étapes successives, vers la comédie moderne. C'est ici, surtout, qu'il fait figure d'amateur incohérent, d'esprit ingénieux mais instable, d'éternel touche-à-tout, qui entreprend mille choses et n'en achève aucune, qui est plein d'idées et qui ne réussit jamais à les mettre en place, à créer l'œuvre définitive. Dancourt, c'est déjà un ingénieur du théâtre. Dufresny n'en est qu'un prospecteur de talent. Il fallut même que ce fût, chez lui, une impossibilité, pour n'être point parvenu à un meilleur équilibre, une maîtrise plus franche, après avoir vécu si longtemps, et si intimement avec Regnard qui est le réalisateur d'œuvres par excellence. Il est supérieur à Regnard, dans l'invention. Il ne lui arrive pas à la cheville comme métier. Et son art ne se sauve, — quand il ne sombre pas à la première, — que par un pétillement d'esprit, une grâce tour à tour légère ou accusée, mais jamais vulgaire, un comique de style et de bon aloi.

Il donne ainsi, successivement, au Théâtre Français, le *Négligent*, comédie en 5 actes et 1 prologue, dont il dicte la musique. En 1694, il y redonne *Attendez-moi sous l'Orme*. A cette époque, en travaillant avec Regnard il attira l'attention de son collaborateur sur l'intérêt que présenterait, au théâtre, le caractère du joueur et de la joueuse dont ils avaient fait, l'un et l'autre, dans les tripots, l'étude subjective et objective. Regnard, avec une

loyauté discutable, construisit en aparté son *Joueur*, une pièce excellente. Dufresny, outré, cria : au voleur ! Personne d'ailleurs ne dut être dupe. Regnard, malgré qu'il en ait dit dans sa préface, ramassait son bien où il le trouvait, et, pour étoffer son *Joueur* lui-même il ne se gêna point pour détrousser, Quinault qui n'est point, ni ni comme métier, ni comme esprit, un millionnaire des planches. Mais il avait la manière, presque le génie. Sa pièce fut un succès. Et quand, en 1697, Dufresny, payant d'audace, risqua son *Chevalier Joueur*, il ne put supporter la comparaison. Ce fut un effondrement.

Sa production s'intensifia néanmoins, avec des alternatives de demi-réussites et d'échecs complets. De 1699 à 1721, il donna bien près d'une vingtaine de pièces, dont certaines ne nous sont point parvenues, ayant été brûlées par ses héritiers qui lui arrachèrent à son lit de mort, par souci pour son âme, son agrément à cet auto-da-fé (1).

*
* *

Quelles sont les qualités et les défauts, communément reconnus, de cette œuvre touffue ? — La gaîté, d'abord, une gaîté qui étincelle, et qui ne verse jamais dans la

1. Voici la liste à peu près complète de ces pièces : *La Noce Interrompue*, un acte en prose et 1 Divertissement (1699) ; *Le Malade sans maladie*, 5 actes en prose (1699) qui tombent à plat et qu'il remanie plus tard dans les *Vapeurs ; L'Esprit de Contradiction, 1 acte en prose* (1700) ; *Le Double Veuvage*, 3 actes en prose et 1 prologue (1702) ; *Le Faux Honneur*, 3 actes en prose (1703), qui échoue et qu'il refond en 1712, dans *Le faux Sincère* ; *Le Jaloux Honteux*, 5 actes en prose (1709) ; *Le Sot Supposé*, 3 actes en vers (1716) ; *La Réconciliation Normande*, 5 actes en vers (1719) ; *Le Dédit*, 1 acte en vers (1719) ; *Le mariage fait et rompu*, 3 ates en vers (1721). Parmi les pièces disparues : *Sancho Pança* ; *le Portrait* ; *Les Dominos*, *Les Superstitieux* ; *L'Epreuve*. Il publie en outre, des chansons, des poésies, des œuvres en prose, dont *Les Amusements sérieux et comiques* qui serviront à Montesquieu de modèle pour ses Lettres Persanes, et qui procèdent de Le Sage.

calembredaine. Ses contemporains lui accordent « des caractères bien peints, bien soutenus, un dialogue juste et concis, un comique pris dans la pensée et jouant rarement sur les mots », des situations neuves et « très artistement combinées ». Il n'est imitateur qu'une fois, dans le *Dédit*, qui rappelle par instant le « Dépit Amoureux ».

Mais, il manque d'application. Il néglige souvent ses intrigues, et donne parfois une impression de lenteur, que rachète à peine cet esprit qu'il déverse avec une intarissable prodigalité. Cet esprit est lui-même un danger. Il se superpose à tout, dans son œuvre, et il ne va pas sans la déformer. Si ses campagnards parlent incontestablement une très sûre et réaliste langue paysanne, familière à l'arrière-petit-fils de la Belle Jardinière d'Anet, ils ont l'esprit de la Cour et de la Foire. Ils manquent d'absolue vérité. Il n'offre pas ce jaillissement de vie intense qui est la gloire des grands comiques. C'est l'avis de La Harpe : « Il pétille d'esprit, mais comme, en même temps, il est toujours le sien, il arrive de là que tous ses personnages et même ses paysans n'en ont point d'autre. » En ceci, il est aussi loin de Molière que de Beaumarchais. Il est meilleur prosateur que versificateur, au théâtre, ne disons pas poète, car il l'est délicieusement dans certaines chansons.

Ses pièces les meilleures sont : l'*Esprit de Contradiction*. Le caractère de Mme Oronte, l'éternelle contrariante, est particulièrement heureux ; la charge de M. Thibaudois, un « nouveau riche » du XVIII[e], est excellente, bien qu'un peu appuyée. *La Coquette de Village*, bien montée comme intrigue, dont la Lisette a, peut-être, le défaut d'être plus parisienne que rurale, mais dont M. Lintilhac a défendu le mérite qui consiste à « crayonner des traits de mœurs déliés et délicats jusque dans leur réalisme ». C'est, effectivement, par *l'Esprit de Contradiction*, *le Dédit* et *la Coquette de Village* que Dufresny se hausse à cette « subtilité observatrice dans l'analyse et la micrographie des sentiments » qui lui font réaliser une sorte de « marivaudage avant Marivaux ». De son côté, *la Réconciliation Normande* révèle une

science de l'intrigue, une verve dans le style, une aisance dans le dialogue, une application heureuse dans la peinture des personnages et des mœurs qui sont vraiment du ressort de la haute comédie.



Il conviendrait, avant de finir, d'appuyer rapidement d'un exemple les qualités qui font de Dufresny un personnage de transition. *Le Jaloux Honteux* ne saurait mieux faciliter cette épreuve. Cette pièce tient, à la fois, de la comédie de caractères, de la comédie de mœurs, et de la comédie romanesque qui va naître.

Le caractère fondamental de cette œuvre donne une idée de cette chasse incessante à la nouveauté qui est le trait dominant de Dufresny. On a bien rapproché son jaloux du « Jaloux désabusé » de Campistron ; mais ce n'est pas la même chose, et, d'ailleurs, celui-ci est de 1709, celui de Dufresny, de l'année précédente. Dorante est donc issu du Président, s'il y a analogie. Quant au Président, c'est un nouveau venu, pour sûr. Nous connaissons des jaloux sans nombre, dans le passé comique, des jaloux déjà fort éloignés d'Othello, et tous dominés par celui de « L'Ecole des Maris », Sganarelle, le jaloux bourru, hargneux, dont Ergaste proclame qu' « il a le repart brusque et l'accueil loup-garou ». Destouches nous donnera, plus tard, le Léandre du « Curieux impertinent », le jaloux avéré qui se suscite un rival, et, en définitive, se fait tromper pour éprouver la vertu de Julie ; c'est celui qui crie son infirmité sur tous les toits : « Je suis jaloux ! — Jaloux ? — Oui, jaloux comme un diable ! — De qui ? — Du monde entier ! » La Chaussée nous proposera le Darviane de « Mélanide », le jaloux larmoyant qui délabyrinthe sa détresse sentimentale :

« Mais la mienne, bien loin d'être une frénésie,
« N'est qu'un sentiment vif, et toujours animé
« Par la crainte de perdre un objet trop aimé... »

On n'a aucune pitié de ce trembleur, qui semble attirer les catastrophes, quand il prophétise à Rosalie : « Ah ! vous me trahirez, je le sais mieux que vous ! » Passons sous silence le jaloux de Rochon de Chabannes, qui est médiocre...

Comme le Président de Dufresny leur est supérieur en originalité profonde et nuancée ! « Ce n'est pas un jaloux déclaré, c'est un jaloux honteux de l'être. Ce n'est pas un jaloux à l'Italienne, c'est un jaloux à la Française. » Il n'est pas de l'avis de ce béjaune de Thibaut qui déclare que la jalousie « c'est une vertu naturelle comme de boire et de manger ». Il affirme, lui-même : « de toutes les passions, la jalousie est celle qui me paraît la plus honteuse et la plus déshonorante. » Il a une peur atroce du ridicule. Il dissimule son défaut, il le voile d'une libéralité courtoise ; c'est, dit cette fine mouche de Lisette : « une jalousie fine et délicate. » Tout serait à citer de ce qui précise ce caractère exquis de distinction, de vérité, de fini. Mais ce n'est pas un caractère éternel, celui-ci ! C'est un caractère de comédie de mœurs, d'époque. Le Président, ce n'est pas le jaloux, tout court, ni même un jaloux. C'est le jaloux Régence, tout simplement. Et la Présidente, qui n'est pas une grande coquette, qui n'est reprochable d'aucun penchant pour Damis, ne rate pas l'occasion d'envoyer un petit coup de griffe aux vraies coquettes de l'époque : « Rien n'est plus rare qu'un jaloux qui a tort : les femmes prennent tant de soin de fonder la jalousie de leurs maris ! » Dans la chambre bleue d'Arthénice, Julie d'Angennes ne suscita jamais aucune jalousie de ce genre au cœur de Montausier, malgré qu'elle fût si dévotement entourée...

Mais la note toute neuve du *Jaloux honteux*, c'est la psychologie, c'est l'analyse. Très talon rouge, le subtil Président vous a des façons de juge d'instruction de retourner un cœur (Sc. V, Act. II). On nous dira qu'il se trompe. Mais sa méthode n'en est pas moins d'une ingéniosité excellente. Enfin, il y a plus encore. Il y a une attention nouvelle et singulière apportée aux choses de l'amour. Il y a une petite scène entre Lucie et Lisette qui

est pleine de promesses, une petite scène qui s'achève sur un mot qui est tout un programme, et qu'il ne faut point laisser passer inaperçu : « l'amour se prouve par l'amour. » Jusqu'ici, l'amour n'a été qu'un accessoire dans la comédie, un prétexte à héroïsmes divers dans la tragédie. En réalité, on l'escamotait tout entier. Il existe, désormais, par lui-même. On l'analysera en scène. Il y sera tout entier parlé et vécu. Marivaux peut venir.

*
* *

Il faut nous résumer. Charles Rivière Dufresny n'a point le génie, il n'a pas la grande puissance dramatique ni même la volonté de puissance. Il a un talent ingénieux et souple, et, par dessus tout, inventif. M. Lenient lui dénie le mérite d'avoir « ouvert à l'art une voie nouvelle ». Disons que, d'instinct, il a débroussaillé à l'orée de cette voie qui va de Molière à Marivaux. C'est une physionomie de transition. Son préfacier de 1731 nous dit qu'il composa des pièces « lucratives ». Le mot n'est point pour nous déplaire, il répand une heureuse clarté. La pièce à succès est assez généralement celle que dicte le goût du jour. Toujours à bout de ressources, cherchant toujours un renfort de pécune, Dufresny se laisse porter par son époque. C'est le talent curieux, qui ausculte ; le talent plastique aussi, docile aux résonnances environnantes, qui adapte insensiblement une esthétique à la tonalité majoritaire d'une race, à une heure donnée. Il dévie, avec complaisance, un genre traditionnel. Refuser qu'il ouvre une voie nouvelle, serait jouer sur les mots. Il lui manque, certes, la force créatrice et, à défaut, l'assiduité laborieuse qui ne se satisfait pas des ébauches, pour être un grand novateur. Mais c'est un indicateur utile que cet homme irrégulier, pittoresque et charmant qui, dans sa vie de désordre, ne fit jamais de mal qu'à lui-même. C'est un original, chez lequel d'autres plus malins ou plus rassis, puiseront avec sagacité. D'une humeur vagabonde et bohême, toujours primesautière, il mérite à merveille cette ironique définition lancée en boutade par le Milord

Craff de son contemporain Boissy : « Un Français est un homme d'esprit qui n'a pas le sens commun. » *Insanire juvat.* L'on a toujours à glaner dans le commerce des gens d'esprit, même un peu fous. Marivaux, qui ne s'extasiait devant personne, ne s'y est point trompé. Il s'est incliné devant Dufresny.

Pierre GUITET-VAUQUELIN.

P.S. — En 1916, M. Jean Vic a su découvrir dans la Collection des Pièces Manuscrites que la Bibliothèque Nationale tient de M. de Soleinne, *les Dominos* de Dufresny, pièce en un acte en vers libres, qui avait été considérée comme perdue. « Elle nous semble évoquer de façon très vive les images aimables et poétiques auxquelles le souvenir de la Régence est associé aujourd'hui. On dirait d'un Watteau ou d'un Lancret en action ; et l'on trouverait avec difficulté dans les comédies du même temps, — si ce n'est précisément dans celles de Marivaux — un ensemble qui exprime mieux la grâce légère du « XVIIIe siècle » traditionnel. »

« Après avoir vérifié l'authenticité de l'ouvrage, M. Paul Gavault a accepté de représenter *les Dominos* sur le théâtre de l'Odéon. Ils ont été donnés les 12 et 19 avril 1917 avec une mise en scène originale, la musique ancienne et les danses. » Ce fut un franc succès.

ACTE I

SCÈNE I

MONSIEUR ARGAN — FRONTIN

MONSIEUR ARGAN

Ce château-ci me paraît assez beau, je ne m'étonne pas si Monsieur le Président aime mieux y loger qu'à la ville.

FRONTIN

C'est comme s'il logeait à la ville ; il n'y a qu'un quart de lieue de la ville de Rennes à ce château-ci.

MONSIEUR ARGAN

Monsieur le Président me dit hier de me rendre ici de grand matin ; il croyait y coucher apparemment,

mais cette grande affaire où nous travaillâmes ensemble l'aura obligé de coucher à Rennes.

FRONTIN

Il faut que l'affaire soit importante, car un jaloux ne découche guère. Celui-ci ne quitte sa femme que pour aller juger ; on dit même qu'il est inquiet en jugeant, et les connaisseurs ont deviné qu'il est jaloux parce qu'il ne dort pas à l'audience.

MONSIEUR ARGAN

Tu m'as surpris en m'apprenant qu'il est jaloux, car il n'en a pas la réputation.

FRONTIN

Je le crois bien, Monsieur; ce n'est pas un jaloux déclaré, c'est un jaloux honteux de l'être. Ce n'est pas un jaloux à l'italienne, c'est un jaloux à la française.

MONSIEUR ARGAN

Mais, Frontin, comment as-tu pu connaître son faible, en deux ou trois fois que je t'ai envoyé ici ?

FRONTIN

Bon ! comment ai-je connu le vôtre, dans le moment que vous m'avez parlé de Lucie ? Je suis pénétrant. A peine avez-vous ouvert la bouche pour me parler de la charmante Lucie, que j'ai connu l'amour

prudent dont vous brûlez pour les grosses héritières et l'ardeur sensée que vous avez pour les successions.

MONSIEUR ARGAN

Je t'avouerai que j'ai plus de passion pour la succession que pour l'héritière. Mais dis-moi, Frontin, as-tu mis la confidente dans nos intérêts?

FRONTIN

Pas encore : c'est une Lisette inaccessible, une Lisette surnaturelle, car elle n'aime point les Frontins. Je n'ai pu encore séduire ici que le cœur d'une petite jardinière nommé Hortense, qui est simple, innocente et son innocence est devenue amoureuse de moi.

MONSIEUR ARGAN

A quoi t'es-tu amusé là ! Une jeune innocente ne nous sera bonne à rien.

FRONTIN

Je vous demande excuse ; elle sera bonne à quelque chose. Il est question ici d'augmenter la jalousie que le Président a déjà conçue contre votre jeune rival et Hortense sera toute propre à cet usage.

MONSIEUR ARGAN

Ce jeune Damis m'inquiète fort. Tu n'as donc pu savoir s'il aime Lucie et s'il en est aimé?

FRONTIN

Je ne sais ni l'un ni l'autre, mais je ne doute point qu'il ne feigne au moins d'être amoureux d'une pupille qui lui ferait sa fortune.

MONSIEUR ARGAN

C'est ici un coup de partie, Frontin, car les prétentions de Damis jointes aux droits de la pupille et au crédit de Monsieur son Tuteur, absorberaient la succession de la défunte ; en un mot, ma fortune dépend de cette affaire-ci.

FRONTIN

Et ma fortune dépend de la vôtre, Monsieur.

MONSIEUR ARGAN

Ce qui est dit est dit.

FRONTIN

Nos conventions sont faites.

MONSIEUR ARGAN

Ce mariage-ci me mettrait à mon aise.

FRONTIN

Je vous mettrai à votre aise avec Lucie et vous me mettrez à mon aise avec Hortense.

MONSIEUR ARGAN

Tâche donc de voir cette Lisette.

FRONTIN

Je l'ai demandée en entrant, mais il est si matin que ni la Présidente, ni Lucie, ni Lisette n'ont point encore paru.

SCÈNE II

MONSIEUR ARGAN — FRONTIN — LISETTE

FRONTIN

Elles dorment toutes apparemment ; mais non, Lisette ne dort pas; je la vois venir, bien éveillée.

MONSIEUR ARGAN

Où court l'aimable Lisette?

LISETTE

Qui appelle là l'aimable Lisette? Ah! c'est un homme qui n'est pas trop aimable, lui.

MONSIEUR ARGAN

Regardez-nous donc, Mademoiselle Lisette!

LISETTE

J'ai encore les yeux si endormis... qu'à peine pourrais-je regarder un jeune homme.

MONSIEUR ARGAN

Peut-on avoir un moment d'entretien avec vous ?

LISETTE

Il est trop matin ; mon appétit de parler n'est pas encore ouvert.

MONSIEUR ARGAN

Peut-être parleriez-vous plus volontiers à mon rival.

LISETTE

Ah ! ah ! N'est-ce pas vous qui vous nommez Monsieur Argan ?

MONSIEUR ARGAN

Oui, la belle.

LISETTE

Et qui êtes en négociation avec Monsieur le Président ?

MONSIEUR ARGAN

Justement.

LISETTE

Pour obtenir ma Maîtresse en mariage

MONSIEUR ARGAN

Tu l'as dit.

LISETTE

J'ai une affaire pressée, Monsieur; je suis votre très humble servante.

MONSIEUR ARGAN

Encore un mot. Vous êtes bien vive, bien inquiète !

LISETTE

Au contraire, Monsieur ; je suis si tranquille, si paresseuse, que je n'ai pas le courage de me mêler de vos affaires.

FRONTIN

Mais encore, Mademoiselle la paresseuse, ne pourrait-on point aiguillonner votre paresse ?

LISETTE

Je vais vous dire quatre mots pour vous épargner la peine de m'en dire mille. Il n'y a que l'autorité de Monsieur le Président qui puisse obliger ma Maîtresse à vous épouser. Or, pour l'épouser par force, vous n'avez que faire de son consentement ni du mien.

MONSIEUR ARGAN

Je sais que ta maîtresse a toujours envisagé le mariage comme l'écueil de la liberté, mais je suis

d'un caractère si aisé à vivre, si doux, si facile qu'elle ne trouvera avec moi ni gêne, ni contrainte.

LISETTE

Oh! je me doute bien qu'elle serait moins liée, moins engagée et, pour ainsi dire, moins mariée avec vous qu'avec un jeune homme, mais c'est toujours être mariée.

MONSIEUR ARGAN

Écoute-moi, je te prie.

LISETTE

Il y a longtemps que j'écoute et je vous aurais déjà quitté, mais c'est que je voudrais bien que ce fût vous qui me quittassiez, parce que voilà l'appartement de madame la Présidente. Elle ne veut voir personne ici en l'absence de monsieur le Président : et comme c'est lui seul qui peut vous servir auprès de sa nièce, je vous prie d'aller l'attendre dans son appartement qui est de l'autre côté du château.

MONSIEUR ARGAN

Nous ne voulons pas incommoder madame la Présidente.

FRONTIN

Si vous recevez ainsi tous les amants, vous n'aurez pas beaucoup de pratiques.

SCÈNE III

LISETTE, *seule*

Voilà déjà un monsieur Argan qui me déplaît beaucoup ; et si c'est une nécessité que ma maîtresse se marie, j'aimerais encore mieux... Mais je ne sais ce que j'aimerais mieux : car ce jeune Damis que j'ai vu à Rennes, est trop joli homme pour n'être pas scélérat. Je crains pourtant que ma maîtresse n'ait du goût pour lui avant que d'être sûre qu'il en ait pour elle. Elle n'ose m'avouer son amour après m'avoir paru si prévenue contre tous ces petits traîtres-là : elle est honteuse de se retrouver femme, après avoir été si raisonnable. Entrons dans la chambre. Elle m'a pourtant dit de ne l'éveiller qu'à neuf heures... Il n'importe, je lui dirai que sa montre retarde, je ferai sonner sa pendule à réveil. Mais je crains bien que l'idée de Damis n'ait prévenu le réveille-matin... Ne l'ai-je pas deviné ?

SCÈNE IV

LUCIE — LISETTE

LISETTE

Quelle diligence, mademoiselle! Vous lever et vous habiller toute seule! Quelle diligence!

LUCIE

Dis-moi, Lisette, crois-tu que la Présidente soit éveillée? Son appartement est-il ouvert?

LISETTE

Oh! que non. On n'y entrera pas de sitôt; nous avons tout le temps de faire des réflexions sur le mariage dont vous êtes menacée.

LUCIE

Nous attendons, ce matin, des nouvelles de monsieur le Président.

LISETTE

Quand on attend des nouvelles de mariage, on ne dort point, ou si on dort on fait des songes fiévreux, qui vous réveillent en sursaut. On voit des fantômes. Ne dîtes-vous point hier, en vous couchant, cer-

taines paroles magiques, qui font voir en rêve celui qu'on doit épouser?

LUCIE

Je conviens que j'ai été toute la nuit inquiète, mais si ce mariage-ci me donne de l'inquiétude, c'est parce qu'il m'obligera peut-être à quitter la Présidente.

LISETTE

Je ne m'étonne pas que vous aimiez si tendrement madame la Présidente. Quand on a renoncé à l'amour, on est bien plus sensible à l'amitié.

LUCIE, *soupirant*

Ah! cela est vrai!

LISETTE, *soupirant aussi*

Ah! oui! Et comme il faut absolument qu'une fille soupire, l'amitié la fait soupirer, au défaut de l'amour.

LUCIE

Je te vois venir, Lisette.

LISETTE

Oh! c'est moi qui veut vous voir venir : et je ne vous parlerai pas la première de quelqu'un.

LUCIE

De qui me veux-tu parler, Lisette ?

LISETTE

Oh ! de personne. Parlons d'autre chose.

LUCIE

Mais encore?

LISETTE

Parlons de votre tendre amitié pour madame la Présidente...

LUCIE

Que tu es badine ! Est-ce que tu croirais que Damis...

LISETTE

Ha ! ha ! vous vous déclarez bien vite !

LUCIE

Tu connais ma franchise.

LISETTE

M'allez-vous avouer que vous l'aimez ?

LUCIE

Je n'en suis pas encore tout à fait sûre, mais je m'en doutai dès l'autre jour.

LISETTE

Je m'en doutais moi aussi, en voyant Damis si aimable.

LUCIE

Voici ce qui m'a fait remarquer que je l'aimais. Tu sais que je prends ordinairement plaisir à me déchaîner contre le mariage, tu sais que sans donner dans le ridicule de celles qui jurent de ne se marier jamais, je ne laissais pas de plaisanter celles qui se mariaient. Mais l'autre jour, j'en voulus plaisanter une et mes plaisanteries me parurent à moi-même si insipides, si fades...

LISETTE

Comme les plaisanteries que notre jaloux fait contre la jalousie.

LUCIE

Autre soupçon que j'ai de mon changement. Tu nous reproches quelquefois, à la Présidente et à moi, que notre amitié est outrée en beaux sentiments. En effet, avant que d'avoir vu Damis, je faisais à la Présidente des sacrifices, je renonçais pour elle au mariage cent fois par jour; mille amants d'un côté et mon amie de l'autre, elle l'emportait sans balancer.

LISETTE

Et à présent, l'amour l'emporterait-il sur l'amitié?

LUCIE

Je suis sincère : je crois que la réflexion serai pour l'amitié, mais le premier mouvement serait pour l'amour.

LISETTE

Et le second aussi, sur ma parole. Mais à présent que vous voilà quasi persuadée de votre tendresse pour Damis, dites-moi la vérité. Croyez-vous en être aimée?

LUCIE

Oui, Lisette, je crois qu'il m'aime.

LISETTE

Vous croyez qu'il vous aime? Hé! quelles preuves en avez-vous?

LUCIE

Il m'aime, te dis-je : car la première fois qu'il me vit chez cette tante entre deux âges qui s'est accoutumée de jeunesse à plaire et qui ne saurait s'accoutumer à croire qu'elle ne plaît plus...

LISETTE

Eh bien, Mademoiselle, chez cette tante?

LUCIE

Je remarquai que pendant toute la soirée, Damis affecta de vouloir plaire à ma tante plutôt qu'à moi; lne parla quasi qu'à elle, à peine me regarda-t-il.

LISETTE

Cette preuve d'amour est incontestable. Mais madame la Présidente m'a parlé d'une certaine déclaration d'amour que Damis lui fit le même soir au bal.

LUCIE

Ah! Lisette! quand j'y fais réflexion, je tremble de peur que ce ne soit la Présidente qu'il aime. Si tu en savais les circonstances! Non, Lisette, non, ce n'est point moi que Damis aime.

LISETTE

Passer en un moment d'un excès de confiance à un excès de crainte, croire sur un rien être aimée, et sur un autre rien croire ne pas l'être, voilà la femme et la femme qui aime.

LUCIE

Dans cette incertitude, la crainte domine, ma chère Lisette, et je crains avec raison. Je n'ai vu Damis que deux fois; il ne m'a jamais parlé : il est vrai que ses regards m'ont dit... mais je m'y suis trompée sans doute; car je n'ai pas osé les soutenir assez longtemps pour en tirer des conséquences bien sûres.

SCÈNE V

LUCIE — LISETTE — LA PRÉSIDENTE *avec un habit tout semblable à celui de Lucie.*

LISETTE

J'entends ouvrir chez Madame : son inquiétude la rend aussi diligente que vous.

LA PRÉSIDENTE

J'allais à votre appartement, ma chère amie.

LUCIE

J'avais envie de vous prévenir, Madame.

LA PRÉSIDENTE

Ah ! ah ! vous avez encore mis aujourd'hui l'habit fatal ?

LISETTE

Mais contez-moi donc l'aventure de ces deux habits semblables ? Pourquoi pestâtes-vous tant contre moi, toutes deux, en revenant du bal ? Vous me querellâtes de vous avoir fait prendre cette pièce d'étoffe. Je n'y avais point entendu finesse ; vous craigniez

d'être reconnues au bal par vos habits ordinaires, vous ne vouliez point de mascarade ; deux habits neufs et un masque sur le nez vous faisaient un déguisement.

LUCIE

Contons-lui l'aventure de la déclaration équivoque ; elle en jugera.

LA PRÉSIDENTE

Voici le fâcheux de l'aventure. Damis cherchait au Bal à parler à l'une de nous deux ; savoir laquelle c'est la question. Soit que la ressemblance de l'habit l'ait trompé ou qu'elle lui ait servi de prétexte pour me parler, le fait est qu'étant masquée, j'entendis à mes oreilles la déclaration d'amour la plus passionnée. Mon mari était derrière, je m'étais démasquée brusquement, mon mari se démasquant aussi, Damis fut fort surpris, et nous demeurâmes tous trois immobiles. Damis voulut parler, mais mon mari tourna la chose en plaisanterie et galamment à son ordinaire refusa d'entrer en explication.

LISETTE

Sur ce récit, je juge d'abord que la surprise de Damis est fort équivoque. Il pouvait être surpris de vous voir où il avait cru voir Lucie, il pouvait être surpris aussi de trouver votre mari si proche de vous.

LA PRÉSIDENTE

Nous n'en savons encore qu'en croire et cette incertitude nous désole toutes deux également : car je crains autant d'être aimée qu'elle craint de ne l'être pas.

LISETTE

Vous en serez quittes pour le faire expliquer.

LUCIE

Il n'est plus temps, Lisette, car la nouvelle d'hier fait que Damis aurait aujourd'hui intérêt de m'épouser pour sa fortune. Cela rend suspecte la déclaration qu'il ferait en ma faveur.

LISETTE

J'entends bien. Quand il ne vous aimerait pas, il feindrait à présent de vous aimer, pour les cent mille écus dont vous héritâtes hier, par cette mort qui m'a tant réjouie ; car il est permis de se réjouir de la mort d'une vieille plaideuse qui à quatre-vingt-dix ans menaçait d'en plaider encore trente pour ruiner deux familles. Mais à propos de la défunte, il y a là un autre héritier de cette plaideuse et qui prétend aussi pour vous épouser par accommodement.

LUCIE

Ah ! tu me fais trembler, si c'était celui-ci dont mon oncle parle dans sa lettre, il n'en propose qu'un pour ce mariage.

LISETTE

Oh ! s'il ne vous promet qu'un mari dans sa lettre c'est sans doute ce Monsieur Argan : car il est d'une figure à plaire beaucoup à un jaloux.

LA PRÉSIDENTE, *d'un ton sévère*

Lisette, je vous ai déjà défendu...

LISETTE

Pardon, Madame. Je ne prononcerai plus ce mot de jaloux.

LA PRÉSIDENTE

Suspendons nos jugements ; mon mari nous expliquera sa lettre. il m'écrit qu'il ne reviendra que ce soir.

LISETTE

Il reviendra donc ce matin, car il vous mande toujours une heure avant son retour qu'il ne reviendra de longtemps.

LA PRÉSIDENTE

Encore?

LISETTE

Mais, Madame, pourquoi voulez-vous que je sois la seule de la maison qui ne parle point de la jalousie de Monsieur?

LA PRÉSIDENTE

Qu'est-ce à dire?

LISETTE

Non, Madame, de tous les domestiques il n'y a que notre concierge Thibaut, qui occupé de la jalousie grossière, ne s'aperçoit point de la jalousie fine et délicate de son maître.

LA PRÉSIDENTE

Quoi, Lisette, les valets parlent de sa jalousie?

LISETTE

Ils en parlent encore tout bas, mais quand les valets parlent d'une chose tout bas, toute la ville en parle bientôt tout haut.

LA PRÉSIDENTE

Ah! ma chère Lucie! c'est ce que je crains tant : car enfin la jalousie d'un mari fait toujours tort à la réputation d'une femme. Il y a peu de gens assez équitables pour croire un homme jaloux, sans s'imaginer qu'il a sujet de l'être.

LISETTE

En effet, rien n'est plus rare qu'un jaloux qui a tort : les femmes prennent tant de soin de fonder la jalousie de leurs maris!

SCÈNE VI

LA PRÉSIDENTE — LUCIE — LISETTE
HORTENSE *qui vient écouter la Présidente*

LUCIE

Voilà votre petite Hortense qui vous écoute.

LISETTE

Comment souffrez-vous que Monsieur mette auprès de vous une petite espionne qui lui rapporte mot pour mot tout ce que vous dites.

LA PRÉSIDENTE

Cela ne me fait point de chagrin et cela fait plaisir à mon mari.

LISETTE

Que de complaisance ! que de vertu ! Une femme si vertueuse à un jaloux ! quel dommage !

LUCIE

Allez là-dedans, Hortense ; allez donc. Faut-il être ainsi importune?

HORTENSE

Je ne suis pas une importune ; c'est que je vous viens dire qu'il y a là-bas un Monsieur, qui dit qu'il s'appelle Monsieur Damis.

LA PRÉSIDENTE

Ah Ciel ! Damis vient ici ?

HORTENSE, *faisant la révérence à la Présidente*

Oui, Madame.

LUCIE

Damis est ici ?

HORTENSE, *une révérence*

Oui, Madame.

LISETTE

Damis est ici ?

HORTENSE, *une révérence*

Oui, Mademoiselle Lisette.

LUCIE

Le verrions-nous, Madame ?

LA PRÉSIDENTE

Etes-vous folle ? Moi, le voir ?

LISETTE

Vous n'y pensez pas ! En l'absence de Monsieur ! à huit heures du matin !

LUCIE

Rentrons donc. Viens, Lisette, que je te dise de quelle manière il faut lui parler, pour découvrir ses sentiments.

SCÈNE VII

HORTENSE, *seule*

Ouais ! Je suis toute fâchée qu'on me marie à Thibaut, et puis que Monsieur Frontin ne m'a dit mot aujourd'hui. Thibaut me dit qu'il y a des hommes que c'est comme des sorciers, qui ont de la maladie dans leurs paroles : faut que ça soit, car quand Frontin me parlait hier, que j'étais tout je ne sais comment.

SCÈNE VIII

HORTENSE — DAMIS

DAMIS

Dites-moi, je vous prie, la belle enfant, ne pourrais-je point parler à Lisette ? Je viens de l'appartement de Monsieur le Président; on m'a renvoyé à celui-ci.

HORTENSE

Je m'en vas vous dire tout, tout de suite. C'est comme j'étais dans la cour, j'ai vu le carosse; vous avez ouvert la fenêtre du carosse; j'ai entendu : c'est Monsieur Damis; je l'ai venu dire à tout le monde; elles se sont enfuies, et puis...

DAMIS

Et puis ?

HORTENSE

Et puis voilà Thibaut qui me guette, et qui m'a défendu de parler à des hommes.

DAMIS

Je vous prie de dire à Lisette que je l'attends.

HORTENSE

Je m'en vas lui dire.

SCÈNE IX

THIBAUT — DAMIS

DAMIS

Dites-moi, je vous prie, Monsieur Thibaut...

THIBAUT, *affligé*

Monsieur !

DAMIS

Croyez-vous que Monsieur le Président...

THIBAUT

Monsieur !

DAMIS

Revienne bientôt de Rennes ?

THIBAUT

Monsieur, j'ai une grâce à vous demander.

DAMIS

Qu'y a-t-il pour votre service ? Vous me paraissez affligé ?

THIBAUT

Ce n'est pas l'affliction qui m'afflige, mais c'est que...

DAMIS

C'est que?

THIBAUT

C'est que je suis...

DAMIS

Vous êtes?

THIBAUT

Je suis jaloux, Monsieur!

DAMIS

Je vous en félicite.

THIBAUT

Oh! je ne suis point honteux d'être jaloux, moi; je le dis à tout le monde, afin qu'on ne touche point à mon Hortense. Pourquoi cacher la jalousie? C'est une vertu naturelle, comme de boire et de manger.

DAMIS

Mais, mon enfant, je m'étonne que Monsieur le Président souffre un jaloux chez lui; étant d'une humeur si opposée à la jalousie.

THIBAUT

C'est par bonté qu'il me souffre, cela est vrai, et il se moque toujours de ma jalousie. Mais il ne laisse pas de me consoler de mes tristesses, et, par compassion, il veut absolument que je lui aille conter tout ce qui m'a donné de la jalousie; et que je lui dise tous ceux qui vont et viennent ici dedans pour me faire du chagrin quand il n'y est pas.

DAMIS, *à part*

Mes soupçons seraient-ils véritables? Le Président serait-il jaloux? Hé! dites-moi, Monsieur Thibaut, votre maître est donc un bon maître? Quoi? par affection pour vous, il est fâché qu'en son absence il vienne ici compagnie? Il sera donc fâché que je sois venu?

THIBAUT

C'est moi qui en suis fâché, car, pour Monsieur, il vous recevrait à bras ouverts. Il est civil, honnête, il ira au-devant d'un honnête homme, il sera toujours avec lui, à lui faire voir sa femme lui-même; et il le reconduit tout le plus loin qu'il peut.

DAMIS

Tout le plus loin qu'il peut! Ça, Monsieur Thibaut, j'étais venu ici pour lui parler d'une affaire de conséquence. Vous lui direz, au moins, que je suis ressorti dans le moment.

THIBAUT

Oh ! il ne se met pas en peine de cela : car, quelquefois, quand ma petite Hortense, que j'ai dressée à rapporter à Monsieur et à moi tout ce qui se dit céans... Oh ! je dis donc que, quand Hortense dit à Monsieur ceux qui sont venus, il ne l'écoute pas, le plus souvent, et il n'y a que la naïveté d'Hortense qui le réjouit là-dedans.

DAMIS

J'en suis persuadé !...

THIBAUT

Oh ! Monsieur ! je vous disais donc, moi, que je vous demande en grâce...

DAMIS

Tu me demandes ?...

THIBAUT

Je vous prie de ne plus parler à mon Hortense et de me la laisser tout comme elle est.

DAMIS

Je te le promets.

THIBAUT

C'est que quand je vous ai vu lui parler, il m'a pris un..., car ma jalousie, à moi, c'est comme

une migraine... Cela me prend d'abord, là, entre les deux yeux, comme un coup de marteau, et cela me fait après un battement de cœur... et après, cela me monte comme un feu, qui me brûle le visage en dedans... et après cela me redescend comme un glaçon, qui me donne la colique...

DAMIS

Lisette tarde bien à venir. L'aura-t-on avertie ? Ah ! je l'aperçois.

THIBAUT

Comme il est troublé ! Vous verrez qu'il va négocier avec Lisette pour mon Hortense. Tâchons de voir et d'entendre toute leur manigance pour m'en plaindre à Monsieur.

ACTE II

SCÈNE I

DAMIS — LISETTE

LISETTE

Je ne vous conseille point de rester ici pendant l'absence du Président. S'il vous trouvait ici à son arrivée, cela augmenterait les soupçons qu'il a déjà conçus contre vous.

DAMIS

Mais il sait bien que j'ai affaire à lui.

LISETTE

Vous reviendrez quand il sera de retour. Sortez, croyez-moi.

DAMIS

Je ne comprends pas qu'il pût me faire mauvais accueil.

LISETTE

Vraiment, je sais bien qu'il vous fera bon accueil; c'est sa femme seule qui vous fera mauvaise mine, car elle aime le Président quoiqu'il soit son mari; et cet amour lui fait haïr tous ceux qui peuvent lui donner de l'ombrage. On voit chez nous tout le contraire de ce qu'on voit ailleurs. S'il entre ici quelques jolis hommes, c'est la femme seule qui fronce le sourcil; et pendant que le mari s'efforce de les gracieuser en enrageant, la femme leur fait la moue de bon cœur. Elle leur tourne le dos, quand il leur tend les bras, parce qu'elle voit qu'il ride le front en leur souriant et qu'il ne caresse que ceux dont il craint que sa femme ne soit caressée.

DAMIS

Au portrait que tu m'en fais, je comprends qu'il est prudent de ne le pas attendre ici; je vais à l'hôtellerie jusqu'à ce qu'il soit arrivé. Mais puisqu'il est trop matin pour voir Lucie, donne-lui au moins ce billet?

LISETTE

Très volontiers.

DAMIS

Et dis-lui bien que je la convaincrai de la sincérité de mon amour.

LISETTE

Je vous le répète encore; c'est la difficulté : car, comment voulez-vous prouver que c'est Lucie que vous aimez?

DAMIS

Je le prouverai, en la demandant en mariage.

LISETTE

Vouloir épouser ne prouve point qu'on aime; et surtout en cette occasion. Vous fîtes l'autre jour au bal une déclaration à la Présidente; le lendemain Lucie devient une grosse héritière; cela rend votre explication équivoque entre l'amour et l'intérêt.

DAMIS

Il est aisé de prouver que je suis l'homme du monde le moins intéressé.

LISETTE

Vous ne me l'avez point encore prouvé à moi.

DAMIS, *donnant de l'argent*

Tu as raison... j'oubliais... Tiens, prends cela, en attendant mieux.

LISETTE

Je le prends, mais cela ne me persuade point. On peut être libéral par intérêt.

DAMIS

Hé! laissons la plaisanterie. Rien n'est plus facile, te dis-je, que de prouver ma tendresse à Lucie. Mes regards, mes soupirs...

LISETTE

Cela prouvera que vous savez regarder et soupirer.

DAMIS

Ah! l'on voit bien quand le cœur...

LISETTE

Hé non! l'on ne voit point quand le cœur...

DAMIS

D'accord, mais enfin l'amour se prouve...

LISETTE

Se prouve? Comment?

DAMIS

L'amour se prouve par l'amour.

LISETTE

Prouvez au moins votre prudence en sortant au plus vite.

DAMIS

Tu me feras avertir quand le Président sera de retour.

SCÈNE II

LISETTE — FRONTIN

LISETTE, *à part*

Ces petits messieurs-là parlent tous aussi tendrement les uns que les autres. Ce qui les rend plus ou moins croyables, c'est le plus ou moins de faiblesse de la femme qui les écoute.

FRONTIN

Il m'a paru que vous avez rebuté le concurrent de mon maître; par cette raison vous devriez nous favoriser.

LISETTE

Je rebute Damis, parce que je crains qu'il ne plaise trop à Lucie et je rebute votre maître, parce que je crains qu'il ne lui déplaise beaucoup. A votre égard, vous êtes intrigant et je hais l'intrigue. Point de commerce. Adieu.

SCÈNE III

LISETTE — FRONTIN — HORTENSE

HORTENSE

Mademoiselle Lisette, voilà Monsieur venu.

LISETTE

Hé vite! que j'aille savoir les nouvelles qu'il nous apporte.

SCÈNE IV

HORTENSE — FRONTIN

FRONTIN

Hé bien! charmante Hortense, voilà donc Monsieur le Président arrivé.

HORTENSE

Je l'ai vu qui venait sans qu'on le voie, par les fossés dans le château et puis par toutes les petites portes, avec les petites clefs. Il est monté tout dou-

cement, tout doucement; car, comme il est le matin, il dit qu'il a peur d'éveiller Madame, parce qu'il l'aime bien.

FRONTIN

Hé! où est-il à présent?

HORTENSE

Il a été tout d'un coup voir au lit de Madame et il a été fâché qu'a n'était déjà pu dedans.

FRONTIN

Il est donc chez Madame.

HORTENSE

Oui; et Madame a couru le voir et ils sont tout seuls l'un avec l'autre, et je m'en suis venue être aussi toute seule avec vous.

FRONTIN

Eh! je voudrais bien que ce fût comme Monsieur et Madame, car je vous aime tendrement.

HORTENSE

Je m'en suis doutée dès hier; car vous me parliez et vous me mêliez avec vos paroles, des yeux, du soupir et de petits tremblements, ça était si joli.

FRONTIN

Cela fera bien plus joli quand j'aurai le loisir, mais à présent il faut que vous fassiez ce que je vous prierai de faire pour mon maître.

HORTENSE

Je ne fais toujours que ce que Thibaut me dit de faire.

FRONTIN

Vous me parlez pourtant, et Thibaut ne vous a point dit de me parler.

HORTENSE

Oh! dame, n'y a que ça aussi que je ferai sans qu'il le dise.

FRONTIN

Il faut pourtant que vous me rendiez service, car jusqu'à présent vous ne m'aimez pas mieux que Thibaut.

HORTENSE

Eh mais! mieux... Je ne peux pas bien vous dire : car je l'aime d'une façon, et je vous aime d'une autre ; ce n'est pas de même, enfin.

FRONTIN

Expliquez-moi cette différence.

HORTENSE

La différence?

FRONTIN

Oui.

HORTENSE

Il y a déjà que je l'aime d'accoutumance, petit à petit depuis que j'étais petite et vous, ça est venu plus vite, et si, ça est encore plus fort.

FRONTIN

Expliquez-moi cela encore un peu plus clairement.

HORTENSE

Hé bien! la différence! Tenez, imaginez-vous, quand il est avec moi et qu'il me prend la main, je n'y prends pas garde seulement; mais quand vous me l'avez prise hier, je l'ai retirée au plus vite, car j'étais si troublée, que je ne savais pourquoi.

FRONTIN

Expliquez-moi cela encore un peu plus clairement.

HORTENSE

Mais faut-il tant dire? Je l'aime, lui que je n'aime pas du tout pour être mariée avec lui, et que je vous aimerais cent fois mieux pour ça que lui.

FRONTIN

Oh! que si j'avais le temps vous m'expliqueriez cela encore un peu plus clairement, mais répondez-moi, charmante Hortense, c'est vous qui reportez tout à monsieur le Président?

HORTENSE

Oui, monsieur Frontin.

FRONTIN

Si vous m'aimez mieux que Thibaut, vous m'aimez mieux aussi que monsieur le Président?

HORTENSE

Oh! oui, je vous aime mieux que de l'argent qu'il me donne.

FRONTIN

Promettez-moi deux choses : premièrement, de ne dire à personne que vous m'aimez, ensuite de reporter à monsieur le Président tout ce que je vous dirai de lui dire.

HORTENSE

Eh ben! je vous promets tout ça. Mais comme monsieur le Président n'a pas été ici pendant hier, dès qu'il sera tout seul, je m'en vas lui dire tout ce que madame a fait : le voulez-vous bien?

FRONTIN

Je vous le permets, à condition que vous lui direz ensuite ce que je viens de voir : c'est que ce monsieur Damis qui vous a parlé, vient de donner un papier à Lisette.

HORTENSE

Bon.

FRONTIN

Et quand vous direz cela à monsieur, il faut qu'il soit tout seul.

HORTENSE

Bon.

FRONTIN

Et sans faire semblant de rien, vous guetterez Lisette pour voir ce qu'elle fera de ce papier.

HORTENSE

Je verrai bien ça, car je me fourre partout.

FRONTIN

Vous viendrez me rendre réponse et je vous dirai ce qu'il faudra faire. Mais Monsieur vient à son appartement; je vais avertir monsieur Argan mon maître.

SCÈNE V

LE PRÉSIDENT — LA PRÉSIDENTE HORTENSE

LE PRÉSIDENT, *riant*

Ha ! ha ! ha ! Je vous demande pardon, Madame, laissez-moi rire de vos questions, avant que d'y répondre sérieusement. Ha ! ha ! ha !

LA PRÉSIDENTE

Allez là dedans, petite fille. Mais, Monsieur, qu'avez-vous donc tant à rire ?

SCÈNE VI

LE PRÉSIDENT — LA PRÉSIDENTE

LE PRÉSIDENT

Oh ! permettez-moi de rire, Madame, je vous prie, je suis en humeur aujourd'hui de me réjouir ; et l'heureux accommodement que je viens de terminer nous doit inspirer à tous de la gaieté. Permettez-

moi donc de rire un peu de la conversation que nous venons d'avoir ensemble.

LA PRÉSIDENTE

Je ne trouve rien de risible dans notre conversation. Depuis le moment de votre arrivée, vous m'avez fait un détail de la mort subite d'une vieille plaideuse et de la manière dont les juges veulent accommoder deux familles par un mariage : que trouvez-vous de plaisant à tout cela?

LE PRÉSIDENT

Le plaisant que j'y trouve, Madame, c'est que pendant tout ce long détail, vous ne m'avez questionné que sur un seul article. J'ai pris plaisir à vous voir, sur cet article seul, une curiosité excessive, retenue par la crainte de paraître trop curieuse. Chaque fois que j'ai parlé d'un héritier que nos arbitres veulent marier à Lucie, vous m'avez demandé d'un ton curieux et retenu : cet héritier, Monsieur, quel homme est-ce? Puis un moment après : Monsieur, cet héritier, a-t-il du mérite? Moi, prenant plaisir à continuer d'autres détails, sans répondre à vos questions sur l'héritier, et vous faisant retomber à tout propos : L'héritier est-il jeune ou vieux; l'héritier est-il bien fait; l'héritier est-il aimable? et toujours tremblante de peur que votre curiosité ne me donnât de l'ombrage. J'avoue que cette curiosité vive et timide m'a paru très plaisante.

LA PRÉSIDENTE

Oh! permettez que je rie un peu à mon tour de vous voir rire avec tant d'affectation de ma curiosité, pour me cacher l'inquiétude qu'elle vous cause.

LE PRÉSIDENT

Vous voilà dans vos plaisanteries ordinaires.

LA PRÉSIDENTE

Si je plaisante quelquefois avec vous des petites inquiétudes que je vous vois, ce n'est qu'entre nous autres, au moins. Je craindrais que hors votre nièce et moi, quelqu'un s'en aperçût.

LE PRÉSIDENT

Oh! ne craignez point qu'il vienne jamais dans l'idée de personne que je sois un mari inquiet. Il n'y a que vous et ma nièce qui vous mettiez ces visions en tête et je blâme fort les précautions que vous prenez là-dessus. Pourquoi, par exemple, vouloir vous renfermer dans un château? Encore, si vous y receviez des compagnies de plaisir, si vous attiriez ici les jeunes gens de la ville de Rennes...

LA PRÉSIDENTE

C'est à vous de les y amener, si cela vous fait plaisir.

LE PRÉSIDENT

Bon! j'irai vous amener des gens qui ne vous conviendront point! J'aime mieux vous en laisser le choix.

LA PRÉSIDENTE

Parce que vous savez que nous ne choisirons personne.

LE PRÉSIDENT

Quoi! toujours des soupçons, toujours des injures! me soupçonner d'un vice que je déteste, que j'ai en horreur! Je vous le dis sans cesse; oui, de toutes les passions, la jalousie est celle qui me paraît la plus honteuse et la plus déshonorante.

LA PRÉSIDENTE

Quoi qu'il en soit, vous ne sauriez blâmer notre goût pour la solitude; et pour mettre en repos l'esprit d'un mari qu'on aime, on ne saurait prendre trop de précautions.

LE PRÉSIDENT, *riant*

Bon, des précautions, si j'étais d'humeur à soupçonner.

LA PRÉSIDENTE

Oh! je vous défierais bien d'avoir des soupçons fondés. Je me suis ôté jusqu'à la possibilité de vous tromper.

LE PRÉSIDENT, *riant*

La possibilité y est toujours.

LA PRÉSIDENTE

Oh! par plaisir, imaginez-vous un peu par quel moyen.

LE PRÉSIDENT, *riant*

Pour imaginer des moyens de tromper, il faut être femme. Pour moi, je ne m'imagine rien.

LA PRÉSIDENTE

Faites un effort d'esprit.

LE PRÉSIDENT

J'ai l'esprit bouché sur le manège des femmes.

LA PRÉSIDENTE

Mais encore?

LE PRÉSIDENT

Je suis un enfant là-dessus.

LA PRÉSIDENTE

Vous savez qu'aucun domestique ne m'approche, qu'une simple petite jardinière.

LE PRÉSIDENT, *riant*

La fille la plus simple a de l'esprit de reste pour conduire une intrigue.

LA PRÉSIDENTE

Il faut passer par votre chambre pour entrer dans la mienne, car j'ai fait condamner toutes les portes de dégagement.

LE PRÉSIDENT, *riant*

N'y a-t-il pas des fenêtres ?

LA PRÉSIDENTE

Pour recevoir visite par les fenêtres, il faudrait que je fusse un moment sans vous.

LE PRÉSIDENT

Mais je dors quelquefois.

LA PRÉSIDENTE

Rarement. Mais en cas de surprise, où cacher un galant ? Tout est ouvert pour vous, cabinets, armoires, coffres.

LE PRÉSIDENT, *riant*

J'ai connu un petit homme qui se cacha un jour dans un étui de ces grosses basses de violon : pour moi je ne m'aviserais jamais d'aller chercher là.

LA PRÉSIDENTE

Vous vous avisez d'y penser, pourtant. Vous me dérangez mes tiroirs, mes boîtes, vos mains sont plus souvent dans mes poches que dans les vôtres? où pourrais-je seulement cacher un billet ?

LE PRÉSIDENT

Un billet : on l'avale.

LA PRÉSIDENTE

Vous n'imaginez rien, vous avez l'esprit bouché, vous n'êtes qu'un enfant.

LE PRÉSIDENT

Ce sont des plaisanteries que je vous dis ; ne voyez-vous pas que je suis en humeur de plaisanter sur tout ? Mais parlons sérieusement, je vais satisfaire votre curiosité. Ma nièce, ma nièce ?

SCÈNE VI

LE PRÉSIDENT — LA PRÉSIDENTE — LUCIE

(*Le jeu de cette scène est que Lucie est impatiente, que le Président attribue son impatience à la Présidente qui l'écoute tranquillement.*)

LE PRÉSIDENT

Madame dit que vous êtes impatiente de savoir le choix qu'on a fait pour vous.

LUCIE

Cela est vrai, je vous l'avoue?

LE PRÉSIDENT

Quelle complaisance, pour votre amie, d'avouer que vous avez impatience d'être mariée, vous qui êtes si prévenue contre le mariage!

LUCIE

Mon impatience n'est point d'être mariée, c'est seulement de savoir à qui vous voulez me marier.

LE PRÉSIDENT

Je ne veux plus vous tenir en suspens, Madame, il y a deux héritiers.

LUCIE

Hé, lequel des deux, monsieur ?

LE PRÉSIDENT

Patience, ma nièce. Pour satisfaire votre curiosité, Madame, je vous dirai que nos arbitres qui n'envisagent dans ce mariage que la solidité d'un accommodement pour pacifier deux familles, penchent beaucoup pour le plus âgé des deux, qui est Monsieur...

LUCIE

Monsieur Argan ! Mais, monsieur...

LE PRÉSIDENT, *parlant toujours à la présidente en la regardant*

Doucement, ma nièce. Ne vous alarmez point, Madame, car je suis, moi, pour l'autre héritier, qui est Damis; parce qu'il me paraît que la convenance des âges doit être de quelque considération dans un mariage.

LUCIE

Sans doute, Monsieur; et je serais très fâchée, si on...

LE PRÉSIDENT

Ne vous fâchez point, Madame, je vois bien ce qui convient à Lucie. Damis est fait à peindre ; Damis a de l'esprit, de l'enjouement ; enfin Madame, Damis...

LA PRÉSIDENTE

Mais, monsieur, comme c'est à Lucie que vous donnez un époux, c'est à elle à qui vous devez en faire le portrait.

LE PRÉSIDENT

C'est à elle aussi, Madame, que je le fais. Je vous dirai donc, ma nièce, que j'ai eu une forte dispute contre nos arbitres et je leur ai opposé mille raisons pour Damis et je leur en opposerai encore, car enfin, Madame, à toute rigueur, j'aimerais encore mieux sacrifier un peu de nos intérêts au plaisir d'avoir dans ma famille un mérite brillant, comme celui de Damis; et d'ailleurs un jeune homme dans notre société égaierait un peu cette vie triste que vous avez résolu de mener, Madame : cela vous obligerait à voir du monde.

LA PRÉSIDENTE

Non, Monsieur, rien ne peut plus m'obliger à voir du monde.

LE PRÉSIDENT

Il faudrait bien, par complaisance pour de jeunes mariés...

LA PRÉSIDENTE

Je n'en aurai pas même pour vous là-dessus; et de plus, Lucie se séparera de nous, dès qu'elle aura un mari.

LE PRÉSIDENT

On a toujours de la liaison avec une nièce et un neveu.

LA PRÉSIDENTE

En un mot, Monsieur, je vous prie de n'avoir nul égard à moi dans le choix que vous ferez.

LUCIE

Madame a raison, vous avez des vues trop étendues.

LE PRÉSIDENT

C'est vous qui les étendez, ma nièce. Mais plaisanterie à part, je prendrai fortement le parti de Damis. Il faut cependant ménager Monsieur Argan pour nos intérêts ; disposez-vous, je vous prie, à le bien recevoir. Nous devons au moins payer de politesse l'empressement qu'il a de rechercher notre alliance.

LA PRÉSIDENTE

Nous allons l'attendre dans mon appartement.

LE PRÉSIDENT

Je vais vous le mener à l'instant, j'ai quelques ordres à donner à Thibaut.

SCÈNE VIII

LE PRÉSIDENT

Oui, sans doute, ma femme s'intéresse pour Damis. J'ai bien remarqué que Lucie était tranquille, indifférente et que ma femme seule était dans l'impatience de savoir si Damis entrera dans ma famille. Après cela n'ai-je pas raison de croire que mes soupçons du bal étaient bien fondés? Mais Thibaut va peut-être encore me donner quelques lumières.

SCÈNE IX

LE PRESIDENT — THIBAUT

THIBAUT

Je viens à vous, Monsieur, je viens à vous, vous êtes toute ma consolation.

LE PRÉSIDENT

Tu me parais inquiet, agité ; tu sais la part que je prends à tes chagrins ; qu'as-tu donc ? Ne serait-il point venu en mon absence quelqu'un pour traverser

ton mariage ? Ne me cache rien, tu as eu sans doute quelque sujet de jalousie ? Parle donc, comme te voilà troublé !

THIBAUT

On le serait à moins, Monsieur. Il est venu ici un homme... Ouf !

LE PRÉSIDENT

Hé bien, un homme te fait-il peur ?

THIBAUT

Ah, Monsieur ! On dit que cet homme-là s'appelle Damis.

LE PRÉSIDENT

Le nom ne fait rien à la chose.

THIBAUT

Oui, Monsieur, mais c'est que si vous aviez vu comme il est bien fait, c'est un grand homme qui a une mine...

LE PRÉSIDENT

Ton récit m'ennuie ...Hé bien ?

THIBAUT

Ah, Monsieur ! vous allez voir la suite.

LE PRÉSIDENT

Je n'ai que faire de ta suite... Après?

THIBAUT

C'est que comme je rôdais ici autour, pour voir si ...parce que... quelquefois...

LE PRÉSIDENT

Pour voir quoi ?

THIBAUT

Pour voir comment et par où... car...

LE PRÉSIDENT

Par où, comment, car... que voulais-tu voir ?

THIBAUT

Je voulais voir, je n'en sais rien; mais comme je suis jaloux, je veux toujours tout voir, pour voir si je ne verrai point, je veux tout voir enfin.

LE PRÉSIDENT

Et tu as vu ?

THIBAUT

J'ai vu premièrement qu'Hortense allait et venait, tournait et retournait et c'est qu'elle cherchait ce jeune homme qui l'attendait ici. Aussitôt, pour empê-

cher ça, je lui ai dit que j'étais jaloux; n'ai-je pas bien fait, Monsieur?

LE PRÉSIDENT

Fort bien.

THIBAUT

Après cela, comme il me tournait de fil en aiguille, comme pour savoir si vous étiez jaloux aussi...

LE PRÉSIDENT

C'est qu'il a intérêt que tu ne sois point jaloux.

THIBAUT

C'est vous qu'il voulait savoir, mais je lui ai dit que non.

LE PRÉSIDENT

Je vois bien que ta jalousie nuit aux desseins qu'il a sur Hortense.

THIBAUT

Oui, car j'ai entendu après qu'il disait à Lisette des mots bas et des mots tout haut; il faisait des hélas, par secousses. Ses soupçons me désolent, disait-il. Hé, je t'en conjure, favorise mon amour. Et après Lisette lui a dit : Allez-vous en, car il ne faut pas que Monsieur le Président vous trouve ici.

LE PRÉSIDENT

Cela est clair.

THIBAUT

Oui, Monsieur, cela est clair, car c'est qu'il sait que par bonté vous vous fâchez de ce qui me fâche.

LE PRÉSIDENT, *à part*

Je n'en puis douter, il vient pour voir ma femme, c'est elle qu'il aime.

THIBAUT

C'est mon Hortense qu'il aime.

LE PRÉSIDENT

C'est elle sans doute.

THIBAUT

Elle-même, c'est ce que je vous dis. Mettez-vous à ma place. Mais monsieur, j'oubliais, que tout d'un coup après, comme je ne l'ai plus vu, je me suis douté qu'il s'était caché ici.

LE PRÉSIDENT

Tu ne l'as donc pas vu sortir?

THIBAUT

Je m'en vais vous dire. C'est que pour voir où il était, je me suis souvenu d'une invention que vous

me donnâtes un jour, quand vous me dîtes qu'il y avait un homme caché ici.

LE PRÉSIDENT

Mais abrégeons. As-tu vu sortir Damis ?

THIBAUT

Patience, Monsieur. J'ai donc pris, comme vous me dites l'autre fois, la petite chienne de Madame qui est accoutumée à aboyer, quand elle sent quelqu'un de dehors dans le château ; et avec la petite chienne sous mon bras, j'ai fait la chasse partout pour trouver le gîte, comme vous m'avez appris.

LE PRÉSIDENT

Finis donc.

THIBAUT

Et quand j'ai été à un petit coin où on ne voit goutte, la petite chienne a aboyé, Monsieur.

LE PRÉSIDENT

Damis y était donc caché ?

THIBAUT

Il faut bien dire cela, car il s'en est allé bien vite et il est sorti du château.

LE PRÉSIDENT

Il faut suivre cela. Mais on m'a dit que Monsieur Argan est là-dedans.

THIBAUT

Ah oui, Monsieur, c'est un homme petit, laid. Voilà comme il le faut pour épouser cheux nous.

LE PRÉSIDENT

Tâchons de faire affaire avec lui et promptement afin que Damis n'ait plus de prétexte pour venir ici.

THIBAUT

Oui, c'est cet Argan-là qu'il nous faut. S'il n'en vient que comme lui au château, mon Hortense sera pour moi tout seul.

ACTE III

SCÈNE I

LE PRÉSIDENT — MONSIEUR ARGAN
LA PRÉSIDENTE — LUCIE — LISETTE
FRONTIN

MONSIEUR ARGAN

En un mot, Mademoiselle comprend bien, par la situation des affaires, que c'est son avantage de m'épouser.

LUCIE

Excusez-moi, Monsieur, je n'entends point les affaires.

LE PRÉSIDENT

Nous déciderons la chose dans l'Assemblée qu'on tiendra demain.

MONSIEUR ARGAN

Je vais toujours disposer mes amis à soutenir mes droits, je laisse ici Frontin, afin que vous m'écriviez ce soir la résolution de Mademoiselle.

LE PRÉSIDENT

Je reviens vous parler, dès que j'aurai reconduit Monsieur.

MONSIEUR ARGAN, *bas à Frontin*

Je te laisse ici à dessein, pour achever d'irriter la jalousie du Président contre Damis.

FRONTIN

Je vous en rendrai bon compte.

SCÈNE II

LA PRÉSIDENTE — LUCIE — LISETTE

LUCIE

Quel homme, ma chère amie! Quel caractère d'homme! Qu'il est haïssable!

LA PRÉSIDENTE

Cet homme si haïssable sera choisi tout d'une voix par les arbitres. Mon mari tourne les esprits comme il veut.

LUCIE

Je ne le sais que trop.

LISETTE

Et vous vous laisserez ainsi sacrifier à sa jalousie ?

LA PRÉSIDENTE

Si l'on pouvait lui persuader que Damis vous aime !

LISETTE

Eh ! Madame, quand vous lui prouveriez que Damis aimerait douze Lucies il craindrait encore que vous ne fussiez la treizième.

LUCIE

Donne-nous donc quelque expédient, pour lui ôter ses soupçons.

LISETTE

Bon ! ôtez-lui un soupçon, il lui en viendra vingt autres, car la source en est dans sa tête. En un mot, s'il n'était que jaloux, nous serions perdus, mais heureusement il est honteux d'être jaloux. Faites-lui sentir qu'on devine ses vues, il n'osera peut-être pas les suivre plus loin. Son faible principal, c'est la honte. Oui, Madame, la jalousie est le nœud de la difficulté, il faut que la honte en fasse le dénouement. La honte a autant de pouvoir sur les hommes que sur nous. Si la honte rend quelques femmes

modestes, ne rend-elle pas quelques guerriers hardis? Oui, oui, souvent la honte fait avancer les poltrons, comme elle fait reculer les femmes.

LA PRÉSIDENTE

Lisette a raison. Mais qui de nous deux lui donnera les premières attaques? Ce ne sera pas moi; je crains trop d'augmenter ses soupçons en affectant de les lui reprocher.

LUCIE

Ce sera moi qui parlerai. Je lui ferai voir que je démêle ses motifs et ses craintes. Je lui dirai franchement que je ne veux point de Monsieur Argan, que j'aime Damis... Et quoique je n'en sois pas sûre, je lui dirai que Damis m'aime aussi.

LA PRÉSIDENTE

A propos, son billet est-il tendre?

LUCIE

Je vais vous le montrer.

LISETTE

Je l'ai lu, mais la tendresse sur le papier ne prouve rien. J'ai lu des romans si tendres!

LUCIE, *cherchant le billet dans sa poche*

Ouais!

LA PRÉSIDENTE

L'auriez-vous perdu ?

LUCIE

Non, non, je m'en souviens, je l'ai mis dans mon tiroir.

LA PRÉSIDENTE

Mon mari revient, je vous laisse avec lui.

SCÈNE III

LUCIE, *seule*

Je vais lui parler d'une manière... Il n'aura point de réplique. Je veux le rendre muet.

SCÈNE IV

LUCIE — LE PRÉSIDENT

LE PRÉSIDENT

Je viens de reconduire notre homme. Je n'ai pas voulu lui ôter toute espérance, parce que nous avons besoin de lui, mais je vous promets...

LUCIE

Vous me promettez ce que vous ne me tiendrez pas.

LE PRÉSIDENT

Que veut dire cette méfiance?

LUCIE

Voulez-vous que je vous parle franchement et librement, à mon ordinaire? Je suis vive, comme vous savez, et toute l'autorité que vous avez sur moi ne m'empêche pas de vous donner quelquefois de petites attaques sur votre naturel soupçonneux. Je crois avoir démêlé vos motifs pour choisir un homme tel que Monsieur Argan : je vais vous dire là-dessus tout ce que je pense.

LE PRÉSIDENT

Tout ce que vous pensez et tout ce que vous ne pensez pas même ; car par complaisance pour ma femme, vous m'allez redire tout ce qu'elle vient de vous dicter.

LUCIE

Il faut convenir que vous avez d'étranges préventions.

LE PRÉSIDENT

C'est vous qui êtes prévenue pour elle ; vous prenez son parti avec une vivacité... Ses intérêts sont les

vôtres, vous ne voyez que par ses yeux, et elle parle souvent par votre bouche; vous êtes son écho.

LUCIE

Non, Monsieur, je ne suis point son écho et je vais vous parler avec une liberté qu'elle n'aurait pas assurément. Permettez-moi de m'expliquer sur ce mariage-ci.

LE PRÉSIDENT

Volontiers. Mais je pourrais vous épargner la peine d'une longue explication; car je devine tout ce que vous m'allez dire, ma chère nièce, avant que vous ayez ouvert la bouche. Je sais mot pour mot tout ce que la Présidente vient de vous inspirer. J'ai tant étudié ma femme, je la sais par cœur. Par exemple, sur l'aventure du bal, je devinai qu'elle vous prierait de me venir répéter, syllabe pour syllabe, la même justification qu'elle m'avait faite, et cela ne manqua pas.

LUCIE

Je ne réponds point à cela, de peur de m'impatienter; car si nous vous eussions conté l'aventure différemment : Elles se sont coupées, eussiez-vous dit. Nos relations sont conformes. Elle m'a dicté la mienne, dites-vous. Que faut-il faire donc pour dissiper vos ombrages?

LE PRÉSIDENT

Rien, car je n'en eus jamais. Vous vous imaginez que je suis soupçonneux, parce que je suis pénétrant.

Vous ne faites point de différence entre soupçonner et avoir de la pénétration d'esprit. C'est cette pénétration seule, par exemple, qui me fait deviner ce que vous m'allez dire pour ne point épouser Monsieur Argan.

LUCIE

Oh devinez donc, puisque vous ne voulez pas me laisser parler.

LE PRÉSIDENT

Vous m'allez dire, par exemple, que je suis le maître de choisir entre les deux héritiers.

LUCIE

Je le crois aussi.

LE PRÉSIDENT

Je vous devine comme vous voyez. Et vous m'allez dire encore que Monsieur Argan ne vous convient point.

LUCIE

C'est ce que j'allais vous représenter.

LE PRÉSIDENT

Ne vous dis-je pas? Et vous me representerez en sorte, que Damis vous convient mieux, qu'il vous estime, qu'il vous aime, qu'il n'adore que vous.

LUCIE

D'accord ; c'est ce que je voulais vous apprendre.

LE PRÉSIDENT

Ne vous dis-je pas? Vous m'apprendrez aussi, qu'étant persuadée, convaincue de la sincérité de son amour, votre cœur n'a pu se défendre.

LUCIE, *impatiemment*

Il faut bien vous l'avouer, puisque cela est vrai !

LE PRÉSIDENT

Ne vous dis-je pas? Et ensuite vous m'avouerez confidemment que vous avez pour l'autre une antipathie, une aversion, une haine...

LUCIE, *en colère*

Hé bien, oui, oui, oui, oui, j'aime l'un et je hais l'autre.

LE PRÉSIDENT

C'est ce que je vous dis. Vous voyez que je suis au fait, comme si j'avais été derrière la Présidente quand elle vous a fait votre leçon.

LUCIE

Vous me mettez dans une impatience... Quoi? Parce que vous devinez que je vais vous dire des

vérités, cela vous persuade qu'elles ne sont pas vraies?

LE PRÉSIDENT

J'ai malheureusement l'art de pénétrer les vérités qui ne sont pas vraies.

LUCIE

Oh! la patience m'échappera. Ecoutez, Monsieur, il faut que je vous respecte beaucoup pour surmonter la colère où me met... votre... votre... pénétration, Monsieur, votre pénétration.

LE PRÉSIDENT

J'admire l'ardeur de votre zèle pour une amie. Vous avez oublié pour me persuader, de me dire que Damis est venu ici en mon absence vous faire une déclaration d'amour.

LUCIE

Si je savais qu'il y fût venu, je vous le dirais aussi. Mais j'aurais beau vous dire qu'il serait venu ici pour moi, vous croiriez qu'il y serait venu pour votre femme.

LE PRÉSIDENT

Ha, ha, ha, votre dépit me réjouit; il vous fait dire des extravagances. Sérieusement, ma nièce, votre zèle pour ma femme vous fera devenir folle.

LUCIE

Oh ! c'est vous qui me la feriez devenir ; je n'y puis plus tenir et je vous déclare en un mot que s'il le faut absolument, Monsieur, je me sacrifierai à la nécessité de ce mariage, mais vous me permettrez de m'en éclaircir moi-même.

SCÈNE V

LE PRÉSIDENT, *seul*

Ne balançons plus ; allons à Rennes prévenir les mesures que Lucie pourrait prendre. Mais Damis est venu ici en mon absence et Lucie n'en sait rien. C'est donc pour ma femme seule qu'il y est venu.

SCÈNE VI

LE PRÉSIDENT — THIBAUT — HORTENSE

LE PRÉSIDENT

Qui est-ce là qui m'écoute ? Ah !

HORTENSE

C'est moi, Monsieur, qui ai vu qu'vous étiais tout seul avec personne et comme je ne vous ai pas

encore dit ce fois-ci ce que Madame a fait tandis qu'vous n'y étiais pas, je viens vous le dire, comme à l'accoutumée.

LE PRÉSIDENT, *à Thibaut*

C'est toi qui lui ordonnes de me venir toujours rompre la tête de choses dont je n'ai que faire.

THIBAUT

C'est que ces petits dialogues vous amusent et j'en fais mon profit.

LE PRÉSIDENT

J'ai bien de la complaisance !

HORTENSE

Il se trouve donc que dès avant-hier au soir, Madame se coucha toute seule parce qu'on n'y était pas. Hier au matin dès que Madame a été du haut en bas du lit, alle a pris ses pantoufles et pi alle a commencé par aller vouar à son miroir, comment a se portait ; après alle s'est mise à tourner, virer, ouvrir tous ses tiroirs et pis les reframer, ravoindre trois fois la même chose et pis la resserrer. Hortense me faut ci, Hortense me faut ça, va t'en me quérir ci, et pi ne bouge ; donne-moi ça et pis je n'en veux pu : tantia que n'y a rien à vous dire là dessus car c'est comme si alle n'avait rien fait depuis tras heures.

LE PRÉSIDENT

J'avoue que ta naïveté me divertit.

THIBAUT

N'est-il pas vrai? elle a une mémoire...

HORTENSE

Après alle a été bientôt coiffée, car ce n'est pu comme quand elle avait des cheveux qui tenaient à sa tête; à c't'heure a qu'à prendre sa perruque à dentelle, a met ça comme un étui, coque et pi v'là qu'est fait.

THIBAUT

Cela est admirable. Après, après?

HORTENSE

Après, alle a couru bien vite à la ruelle du lit, alle a tiré le rideau su elle, et pi alle s'est baissée...

LE PRÉSIDENT

Hé fi, petite fille, faut-il ainsi examiner? Je ne veux plus rien savoir.

HORTENSE

Je ne vous dirai donc pas quelque chose.

LE PRÉSIDENT

Thibaut a bien envie de le savoir.

THIBAUT

Oui.

HORTENSE

C'est que ce matin comme Madame s'habillait, j'ai vu...

THIBAUT

Vous avez vu?

HORTENSE

J'ai vu que j'entendais cogner à la fenêtre par en dehors.

THIBAUT

Hé bien?

HORTENSE

Et Madame a été ouvrir elle-même.

THIBAUT

Elle-même?

HORTENSE

Et v'là tout d'un coup que c'était la petite guenon du fermier qui s'est jetée sur Madame pour la caresser.

LE PRÉSIDENT, *reprenant haleine*

Ouf!

THIBAUT

Hé bien, n'y a-t-il plus rien?

HORTENSE

Oh ! l'y a encore que tout à l'heure, tantôt, j'ai vu Monsieur Damis qui donnait un papier à Lisette.

LE PRÉSIDENT

Ah ciel ! ce sera peut-être une déclaration d'amour..

THIBAUT

Pour Hortense, Monsieur. Il aura deviné que cette petite coquine-là sait lire. Voilà ce que c'est d'apprendre à lire aux filles.

LE PRÉSIDENT

Il faut suivre cela de près ; viens avec moi, Thibaut.

SCÈNE VII

HORTENSE

Queux vilain maussade ! Me vlà déjà fiancée à lui, pourtant. Mais je dirai à Monsieur le Président tantôt quelque chose pour que Thibaut n'achève pas d'être marié avec moy.

SCÈNE VIII

HORTENSE — FRONTIN

FRONTIN

Eh bien, charmante personne, avez-vous dit à Monsieur le billet.

HORTENSE

Je lui ai dit et il a fait une mine tout comme Thibaut.

FRONTIN

Vous n'aurez jamais pu attraper, comme je vous ai dit, le papier de Mademoiselle Lucie.

HORTENSE

Je m'en vais vous dire. C'est que comme j'ai entré dans la chambre de Mademoiselle Lucie, alle avait le visage su sa main, et son bras sur sa table, et puis le papier qu'a tenait et puis a lisait, lisait, et puis alle soupirait, soupirait ; et puis a parlait à elle toute seule et puis a regardait en bas sans branler et puis a disait des mots bien fort en en haut. Dame! à la fin alle a mis le papier dans son petit tiroir et puis alle s'en est allée comme une

effarée qu'a n'a pas vu que j'étais derrière et moi qui fouille partout j'ai fouillé le papier du tiroir et tenez, le voilà.

FRONTIN

Donnez vite que jevoie si... hon, hon, hon... mes soupirs... hon, hon, hon... Je ne vois rien là qui ne soit équivoque... Hon, hon. Au contraire, voici quelques mots qu'un homme qui voit tout au travers les brouillards de sa jalousie, pourra expliquer contre sa femme. Tenez, Hortense, allez sans faire semblant de rien, porter ce billet à Monsieur le Président et dites que vous l'avez trouvé à terre, car Mademoiselle Lucie vous gronderait si elle savait que vous l'avez pris dans son tiroir. Allez vite et je vous promets que je ferai votre mari à la place de Thibaut.

HORTENSE

Oh ! cela me va faire courir bien vite.

FRONTIN

Il ne faut rien négliger de ce qui peut irriter le jaloux contre le rival de mon maître.

ACTE IV

SCÈNE I

HORTENSE

Je ne trouve point Monsieur tout seul et Frontin m'a dit qu'il faut que Monsieur soit tout seul, pour que je l'y donne le papier. En attendant, je m'en vas voir si je lirai bien dedans. (*Elle lit, syllabe à syllabe.*) « Ne... vous... verrai-je jamais seule... O dieux ! quelle contrainte !... Mon amour... » Faut que ce soit de l'amour que tout ça veut dire. Mais en vlà trop dans ce grand papier. Je n'aurai pas l'esprit d'entendre ça tout à la fois. Faut recommencer petit à petit. « Ne... vous... verrai-je... jamais... seule... O dieux... O dieux... » C'est un homme qui jure, et qui est fâché... Seule... seule... Ah ! c'est comme quand Frontin m'a dit qu'il voulait me voir toute seule sans que Thibaut y soit. Après : « Mon... amour...

aura-t-il pu... se faire entendre... Mes regards échappés... mes soupirs étouffés... » N'y a là que soupirs que j'entends... « soupirs étouffés ». Etouffés! Oui, c'est que quand on aime très bien, ça étouffe. « Non... car la présence d'un jaloux... » jaloux... c'est Monsieur déjà... « est un obsta- ...cl'in ...vin ...cible... » Obsta qu'in ...vin ...cibe! queux mot c'est ça!...

(*Elle rêve à ces mots en regardant en l'air, elle tient le papier négligemment.*)

SCÈNE II

HORTENSE — LE PRÉSIDENT — THIBAUT
LISETTE

LE PRÉSIDENT

Vois-tu ton Hortense qui lit un papier?

THIBAUT

La petite traîtresse!

LE PRÉSIDENT

Ne t'avise pas de lui arracher ce papier, au moins.

THIBAUT *approche pas à pas. Le Président reste derrière.*

Chut!

LISETTE, *suivant Thibaut*

Hé! voilà le billet que Lucie a perdu. Il y a dedans des mots équivoques : si Monsieur le voit, il croira que c'est pour Madame.

THIBAUT *arrachant le papier*

Ha, ha, coquine !

LISETTE, *l'arrachant aussi à Thibaut et regardant malicieusement le Président*

Ha, ha, jaloux ! (*Le déchirant.*) Voilà comme on punit la curiosité des jaloux, des esprits de travers comme toi, des ridicules, des extravagants qui s'imaginent que tout ce qui se dit, tout ce qui s'écrit, tout ce qui se fait, est écrit et dit et fait pour leur femme. Tu n'as que faire de me regarder noir. Tu enrages et j'en suis ravie, car mon plus grand plaisir est de faire enrager les jaloux. (*Au Président.*) Ha ! je ne vous voyais pas là, Monsieur.

LE PRÉSIDENT

Tu as fait à merveille, Lisette, de jouer ce tour-là à Thibaut !

THIBAUT

Vous en parlez bien à votre aise, Monsieur.

LE PRÉSIDENT

J'aime à le voir un peu mortifié. Mais, Lisette, n'est-ce pas toi qui avais perdu ce papier ?

LISETTE

Oui, Monsieur, et c'est un billet que Damis m'a donné pour Lucie.

LE PRÉSIDENT

Pour Lucie ! Mais Lucie sera fâchée que tu l'aies déchiré.

LISETTE

Bon ! ne lui dirai-je pas bien ce qu'il contenait? Qui a vu une déclaration en a vu mille.

LE PRÉSIDENT

Tu as raison. Ça, Lisette, va un peu dire à Madame qu'elle ne viendra qu'après midi me trouver à Rennes, je lui laisse le carrosse et je vais monter à cheval. Je suis bien aise de tirer quelques coups de fusil dans mon parc, en allant à Rennes.

SCÈNE III

LE PRÉSIDENT — HORTENSE — THIBAUT

LE PRÉSIDENT

Hortense ?

HORTENSE

Plaît-il, Monsieur ?

LE PRÉSIDENT

Tu lisais ce papier, mais je parie que tu n'as rien compris à ce que tu as lu ?

HORTENSE

Si fait, Monsieur, car l'y a des mots que j'entends bien et pi d'autres où je n'entends goutte.

LE PRÉSIDENT

Quels mots as-tu compris par exemple ?

HORTENSE

Quels mots ?

LE PRÉSIDENT

Oui, nous verrons bien si tu as de l'esprit.

HORTENSE

L'y a déjà de l'amour.

LE PRÉSIDENT

Quoi ? tu entends ce mot-là ? Hé ! il y a encore...

HORTENSE

L'y a dans ce papier encore du soupir, l'y a du regard, l'y a qu'il veut la voir toute seule, et pi du jaloux.

LE PRÉSIDENT, *à part*

Qu'entends-je ? C'est sans doute un rendez-vous qu'il donne à ma femme, pour Rennes. Hortense, allez vite auprès de ma femme, de peur qu'elle n'ait besoin de vous.

SCÈNE IV

LE PRÉSIDENT — THIBAUT

LE PRÉSIDENT

En réunissant les morceaux, je verrai... (*Il voit Thibaut en se retournant.*) Ha ! ha ! tu es encore là, Thibaut ?

THIBAUT

Oui, Monsieur, je ramasse les soupirs et les regards.

LE PRÉSIDENT, *le regardant ramasser et le laissant faire exprès*

Tu veux être sûr qu'Hortense te trahit. Que tu es insensé de chercher avec tant d'empressement ce qui va te désespérer !

THIBAUT

Cela me fera enrager, mais cela me contente.

LE PRÉSIDENT

Je t'admire ! Prends bien garde d'en oublier, au moins. Tiens, en voilà encore quelque morceau là-bas.

THIBAUT

Ne pensez pas vous moquer. Je n'en veux pas perdre une syllabe.

LE PRÉSIDENT *va lui prendre les morceaux qu'il a ramassés*

Oh ! c'en est trop aussi, tu vas te creuser la cervelle à recoller des morceaux de papier, tu vas les arranger de travers, je veux t'ôter cette occasion de chagrin, donne-moi cela.

THIBAUT

Hé, non, je vous prie.

LE PRÉSIDENT

Donne donc. (*A part.*) Allons dans mon cabinet... Mais voilà ma femme au passage... Va dire à ma femme, que tu vois, qu'elle aille m'attendre dans sa chambre.

SCÈNE V

LE PRÉSIDENT, *seul*

Je ne veux pas la voir en la situation où je me sens, je ne me posséderais pas et il faut dissimuler pour pouvoir ensuite la convaincre... et quand je l'aurai convaincue... Mais quoi? oserai-je éclater? Si j'éclate, que dira toute la Province attentive sur un homme comme moi dans les premières places d'un Parlement; je perdrai l'estime et la confiance, car enfin l'usage... injuste usage, tu attaches à l'idée de jaloux, celle de bizarre, de capricieux, d'extravagant. Quelles idées d'un homme qui juge les autres! Mais je crains pis encore : c'est le ridicule; ce ridicule qui fait mépriser jusqu'aux vertueux; ce ridicule qui avilit plus un homme que tous les vices. Je ferai donc l'objet du mépris et de la risée? Non, j'aimerais encore mieux être trahi en secret par une femme que convaincu publiquement d'être jaloux. Mais pour éviter ces deux malheurs, oui, je puis facilement... Voyons si ma femme... elle vient à moi. Mon trouble... calmons-nous. Aurai-je bien la force?... Je vois qu'elle veut partir. Sans doute le rendez-vous est pris pour Rennes.

SCÈNE VI

LE PRÉSIDENT — LA PRÉSIDENTE *en écharpe*

LE PRÉSIDENT, *se contraignant excessivement*

Hé bien, madame, vous voulez donc partir? car je vous vois disposée.

LA PRÉSIDENTE

Mais, monsieur, ne m'avez-vous pas dit...

LE PRÉSIDENT, *troublé*

Oui.

LA PRÉSIDENTE

Avez-vous changé de dessein?

LE PRÉSIDENT, *troublé*

Non, mais...

LA PRÉSIDENTE

Est-ce que vous ne voulez pas...

LE PRÉSIDENT, *troublé*

Je ne sais... car...

LA PRÉSIDENTE

Comme vous voilà troublé !

LE PRÉSIDENT

Moi, madame, moi troublé! et de quoi donc troublé?

LA PRÉSIDENTE

Lisette vient de me dire qu'un billet déchiré...

LE PRÉSIDENT, *avec des mouvements de rage qui lui échappent malgré lui*

Lisette est folle et vous êtes la plus étrange personne du monde. Franchement, madame, je commence à me lasser de vous voir toujours agitée, toujours inquiète ; vouloir sans cesse prévenir ou détruire des soupçons que je n'ai point. Je vous vois toujours attentive à justifier vos démarches innocentes : croyez-vous que cela ne me fatigue pas? cela me fatigue, madame, cela me fatigue.

LA PRÉSIDENTE

Si vous étiez moins soupçonneux, nous serions tranquilles l'un et l'autre ; mais comme je vous vois souffrir...

LE PRÉSIDENT

Ce qui me fait souffrir, c'est l'injustice de vos craintes.

LA PRÉSIDENTE

Quoi qu'il en soit, il est bon d'éclaircir...

LE PRÉSIDENT

Éclaircir à moi : suis-je un homme à éclaircissements?

LA PRÉSIDENTE

Non, car vos préventions les rendent inutiles, mais je veux que vous approfondissiez.

LE PRÉSIDENT

Je n'approfondis jamais.

LA PRÉSIDENTE

Vous craindriez, en approfondissant, de guérir le tourment dans lequel vous vous plaisez.

LE PRÉSIDENT

Je vais me disposer à partir pour Rennes.

LA PRÉSIDENTE

Vous ne partirez point que je n'aie le cœur net sur ce billet.

LE PRÉSIDENT

Laissons cela. Peut-on entrer dans des minuties?...

LA PRÉSIDENTE

Je veux vous prouver, moi, que ce billet était pour Lucie. Lisette m'a dit qu'elle l'a déchiré en cet endroit. Voyons si on pourrait, en ramassant...

LE PRÉSIDENT

Hé fi, madame! Est-il possible qu'une pareille imagination...

LA PRÉSIDENTE, *devinant bien que le Président a ramassé le billet déchiré*

Ha ! ha !... Je n'y vois plus les morceaux... (*La Présidente le regarde. Le Président est confus.*) J'en suis ravie, monsieur : vous vous convaincrez en particulier de ce que vous auriez honte d'examiner avec moi. Mais j'aperçois Damis.

LE PRÉSIDENT

Je le voyais aussi. Mais pourquoi n'a-t-il osé avancer quand il vous a vue?

SCÈNE VII

LE PRÉSIDENT — LA PRÉSIDENTE
DAMIS *de loin*

LA PRÉSIDENTE

Je vais vous laisser...

LE PRÉSIDENT

Il vous a vue, demeurez, il me soupçonnerait... Monsieur, Monsieur Damis?

LA PRÉSIDENTE

Je vais...

LE PRÉSIDENT, *à la Présidente*

Demeurez donc, il croira... (*A Damis.*) Approchez donc, Monsieur. (*A la Présidente.*) Restez, vous dis-je.

LA PRÉSIDENTE

Non, Monsieur.

LE PRÉSIDENT

Il croira que c'est moi qui...

LA PRÉSIDENTE

Il croira tout ce qu'il voudra.

SCÈNE VIII

LE PRÉSIDENT — DAMIS

LE PRÉSIDENT, *prenant un air galant, de peur que Damis ne le soupçonne*

Il me soupçonnera... Vous nous trouvez, Madame et moi, dans la plus plaisante dispute ! Elle veut vous fuir et je voulais la retenir, comme vous avez vu.

DAMIS

Je n'y ai fait nulle attention. L'affaire importante qui m'amène m'occupe si fort...

LE PRÉSIDENT

Je veux vous conter notre dispute, elle est réjouissante. Cé'tait l'aventure du bal dont nous plaisantâmes tant vous et moi. Elle s'avisa d'en être sérieusement blessée.

DAMIS

Vous me permettrez de vous dire qu'elle a tort.

LE PRÉSIDENT

C'est notre dispute. Je lui ai dit qu'elle avait pris là dessus un travers ridicule.

DAMIS

Elle n'a pas pu prendre mal une méprise si visible.

LE PRÉSIDENT

Si visible ; c'est justement sur quoi je la raillais. Mais je ne puis lui faire comprendre que c'est Lucie à qui vous pensiez parler d'amour.

DAMIS

Elle n'a seulement qu'à vouloir s'éclaircir.

LE PRÉSIDENT

Elle n'a qu'à m'écouter là-dessus. J'ai vu, j'ai compris, je sais que vous aimez Lucie, vous me l'avez dit, mais elle n'écoute rien. Elle s'est imaginée que c'est elle que vous aimez. Est-il rien de plus plaisant ? peut-on avoir une vision plus risible ? Mais le ridicule de cela, c'est qu'elle croirait faire un crime de vous voir ; et sa vertu alarmée en vous voyant, m'a pensé faire mourir de rire. Car enfin il est bon qu'une femme ait de la vertu, mais trop, est trop aussi.

DAMIS

Cet excès n'est jamais blâmé par un mari. Mais ce qui me fait plaisir, c'est de vous voir si bien persuadé de mon amour pour Lucie. Cela doit vous déterminer à me préférer à Monsieur Argan.

LE PRÉSIDENT

C'est ce que nous déciderons demain à l'Assemblée de nos Arbitres.

DAMIS

La grâce que je vous demande, Monsieur, c'est de vouloir vous déclarer dès aujourd'hui ou pour ou contre moi ; car on m'a dit que vous vous déclarâtes pour moi il y a quelques mois, avant qu'il fût question encore de mariage.

LE PRÉSIDENT

Cela est vrai, mais l'affaire a changé de face.

DAMIS

Mon conseil m'a fait voir clairement qu'il ne pouvait y avoir de changement que de votre part et que si vous ne vous déclarez pas aujourd'hui pour moi, c'est une preuve que vous êtes contre.

LE PRÉSIDENT

Il prend mal la chose, car examinons, s'il vous plaît.

DAMIS

Permettez-moi de n'entrer dans aucun détail. Vous savez que je suis instruit à fond de l'affaire.

LE PRÉSIDENT

Je le sais.

DAMIS

Il ne serait plus temps demain que je prisse des mesures. Ainsi, Monsieur, je vous prie de me donner aujourd'hui votre parole.

LE PRÉSIDENT

Mais vous êtes trop pressant et...

DAMIS

Vous savez que je le dois être. Voulez-vous que nous allions ensemble à Rennes?

LE PRÉSIDENT

Volontiers ; mais non pas aujourd'hui, car...

DAMIS

On m'a bien dit que si vous aviez changé de sentiment, vous hésiteriez...

LE PRÉSIDENT

Je n'hésite point, mais demain n'est pas si éloigné.

DAMIS

Vous me feriez soupçonner que par complaisance pour Madame votre épouse, vous entreriez dans les raisons qu'elle croit avoir de m'éloigner d'elle.

LE PRÉSIDENT

Au contraire, vous dis-je.

DAMIS

Déclarez-vous donc aujourd'hui. Voulez-vous venir à Rennes ?

LE PRÉSIDENT

Mais je ne puis aller aujourd'hui à Rennes, j'ai des raisons particulières...

DAMIS

Ce sont apparemment les raisons de Madame la Présidente, et vous entrez dans ses soupçons injurieux.

LE PRÉSIDENT

Je vous dis que non. Mais...

DAMIS

Si vous étiez persuadé que j'aime Lucie...

LE PRÉSIDENT

J'en suis persuadé.

DAMIS

Consentez donc aujourd'hui...

LE PRÉSIDENT

Mais, Monsieur...

DAMIS

Je ne le vois que trop. Madame la Présidente est prévenue contre moi et ses préventions seules vous déterminent.

LE PRÉSIDENT

Permettez-moi de vous dire que vous vous mettez en tête des visions.

DAMIS

Elles sont fondées, ces visions, et celles de Madame la Présidente ne le sont pas. Juste Ciel ! dans le moment que je sens pour Lucie l'amour le plus tendre, l'ardeur la plus vive, me soupçonner... Ha ! faites paraître seulement Lucie. En lui disant que je l'adore, ma passion, monrespect, mes paroles, mon silence, mes transports, tout prouvera également la sincérité de mon amour. Non, la prévention la plus aveugle sera contrainte d'ouvrir les yeux.

LE PRÉSIDENT

Vous déployez inutilement votre éloquence, pour prouver un amour dont je n'ai pas le moindre doute.

DAMIS

Faites-la moi donc voir, cette charmante nièce ; et je croirai...

LE PRÉSIDENT

Oh ! pour cela, non. Plus je suis persuadé de la violence de votre passion et moins je dois l'exposer à vous voir, avant que d'être sôr de votre mariage.

DAMIS

Ah ! ce refus me prouve encore que vous êtes sûr du contraire. Je vois que vous ne reviendrez jamais de vos préventions. Je n'ai plus rien à ménager, je vais de ce pas à Rennes tenter toutes les voies... je suis au désespoir.

SCÈNE IX

LE PRÉSIDENT

Le petit fourbe ! Il faut convenir qu'il a bien joué cela ! Quelle déclamation ! Sa voix, ses yeux animés... il avait son objet qui lui échauffait l'imagination... ses tons passionnés... oui, voilà le scélérat le plus pathétique, le plus séduisant... Ha ! je ne m'étonne pas si ma femme...

SCÈNE X

LE PRESIDENT — THIBAUT

THIBAUT

Monsieur, j'ai fait tout comme vous m'avez dit, j'ai rompu quelque chose au carrosse, il ne pourra être raccommodé qu'après midi. Vos autres carrosses sont à Rennes et j'ai fait seller votre Anglais. Voilà votre manteau et votre chapeau de cheval.

LE PRÉSIDENT, *mettant son manteau et son chapeau*

Donne... Mais vois si ce Damis est parti.

THIBAUT

Je verrai bien, car son carrosse était tout à l'heure dans la cour.

SCÈNE XI

LE PRESIDENT

Il faut partir sans ma femme ; car elle pourrait traverser nos desseins.

SCÈNE XII

LE PRÉSIDENT — LISETTE

LISETTE

Qu'est-ce donc, Monsieur ? est-ce que vous avez déjà congédié un de nos prétendants ?

LE PRÉSIDENT

Damis est-il parti ?

LISETTE

Oui, vraiment, je ne sais pas ce que vous lui avez dit, mais il vient de passer brusquement près de moi : Où allez-vous donc, Monsieur Damis ? Pour toute réponse, il enfonce son chapeau, ne fait qu'un saut de notre perron, ouvre lui-même la portière du carrosse et s'élance dans le fond avec une rage muette... et, touche cocher.

LE PRÉSIDENT

Il est donc parti ?

LISETTE

Vous n'avez qu'à regarder du côté de l'avenue, vous verrez encore son carrosse, il va bon train. Mais vous voilà en équipage de cheval, est-ce que vous allez à Rennes ?

LE PRÉSIDENT

Oui, Lisette.

LISETTE

Mais, Monsieur, Madame veut partir avec vous.

LE PRÉSIDENT

Dès que le carrosse sera raccommodé, elle viendra.

LISETTE

Madame ne se paye pas de ces raisons-là... elle veut à toute force aller avec vous.

LE PRÉSIDENT

Quelle fantaisie !

LISETTE

Fantaisie de femme. Elle s'exécutera. Tenez, la voilà qui vous attend au passage.

LE PRÉSIDENT, *à part*

Quel contre-temps ! parlons-lui.

LISETTE, *seule*

Je m'admire. J'ai quelquefois des vivacités d'imagination pour faire des portraits d'après rien qui ne laissent pas de ressembler. Oui, je suis sûre que de la manière dont j'ai dépeint Damis montant en car-

rosse, le Président ne devinera pas que le carrosse est parti à vide. Ça, prenons nos mesures. Voilà donc notre Amant caché ici ; il faut que je lui ménage un éclaircissement avec Lucie, elle a raison de vouloir éprouver si Damis l'aime sincèrement.

ACTE V

SCÈNE I

LE PRÉSIDENT — THIBAUT

LE PRÉSIDENT, *à part*

Comment faire, pour m'échapper d'elles? Si elles me suivent à Rennes, elles rompront les mesures que j'y peux prendre contre Damis. Ecoute, Thibaut, j'ai une affaire importante à Rennes, je veux partir sans que ma femme ni Lucie s'en aperçoivent.

THIBAUT

Eh bien, Monsieur, j'ai fait tenir un cheval à la petite porte du jardin.

LE PRÉSIDENT

Fort bien. Mais je viens de leur dire que nous par-

tirions tous ensemble dans deux heures, et que j'allais m'enfermer dans mon cabinet pour examiner un procès. Oh ! ce qui m'embarrasse, c'est qu'on m'observe pour voir de loin si j'entrerai, comme j'ai dit, dans mon cabinet...

THIBAUT

Cela est fâcheux.

LE PRÉSIDENT

Attends... Pour tromper Lisette et nos dames, avançons-nous ici.

THIBAUT

Où ?

LE PRÉSIDENT

De ce côté-ci, on ne peut pas nous voir. Prends vite ce manteau, mets ce chapeau, cache-toi le visage ; tiens voilà la clé de mon cabinet, entre dedans comme si c'était moi, elles y seront trompées.

THIBAUT, *raccommodant son manteau*

Cachons-nous bien le nez...

SCÈNE II

THIBAUT — HORTENSE

HORTENSE

Monsieur le Président, ne vous en allez pas encore ; car il faut que je vous dise queuque chose avant qu'vous n'y sayais pu.

THIBAUT, *en fausset*

Dites donc vite.

HORTENSE

C'est que Frontin m'a dit comme ça qu'il a vu ce Monsieur Damis dans le petit cabinet qui s'est caché tout en cachette.

THIBAUT, *en fausset*

Fort bien, fort bien.

HORTENSE

Attendez que je vous dise à c't'heure queuque chose pour moi et Thibaut.

THIBAUT, *à part*

Ceci me regarde. (*En fausset.*) Hé bien ?

HORTENSE

C'est que comme je n'oserais dire à Thibaut que je ne l'aime pu, je vous le dis à vous, Monsieur le Président, sans qu'il le sache, afin qu'ou li disiais de n'être pu du tout mon mari.

THIBAUT *en fausset*

Hé pourquoi n'aimez-vous pas Thibaut? Il est si aimable, si aimable!

HORTENSE

Ça n'est pas vrai, Monsieur, car j'aime mieux Frontin que lui, si vous plaît.

THIBAUT, *en fausset*

Fi! Tous ces hommes-là sont des traîtres.

HORTENSE

Vous dites ça parce qu'ou soutenez Thibaut, mais c'est Thibaut qui est un maussade, un bourru, un jaloux.

THIBAUT, *en fausset*

Eh bien, je lui commanderai de n'être plus jaloux.

HORTENSE

Oui, mais vous ne lui commanderai pas de n'être pu si vieux ni si laid, et j'aime bien mieux Frontin

qui est tout comme il me plaît, sans qu'on l'y commandiais.

THIBAUT

J'enrage... Mais il faut entrer dans le cabinet.

HORTENSE

Comme Monsieur le Président parle creux ! Il est enrhumé d'être jaloux.

SCÈNE III

HORTENSE — FRONTIN — THIBAUT,
qui de loin les examine

FRONTIN

Eh bien, ma chère petite femme, avez-vous dit à Monsieur le Président que Damis est caché ?

HORTENSE

Oui.

FRONTIN

Fort bien. Il va être enragé contre Damis, cela fera la fortune de mon maître ; et mon maître fera la mienne et je ferai la vôtre.

HORTENSE

Tenez, tenez, vlà Monsieur le Président qui nous guette.

FRONTIN

Tant mieux, c'est ce que je demande. Mais il me semble qu'il n'a point l'air du Président.

HORTENSE

Dame ! il avait une certaine voix, comme s'il avait le cauchemar.

FRONTIN

Hé, l'avez-vous vu au visage ?

HORTENSE

Non, car il le cachait.

FRONTIN

C'est peut-être là Thibaut. Le Président serait-il parti ? Toutes mes mesures seraient rompues, il faut éclaircir la chose.

HORTENSE

Venez, tenez, il n'avance ni ne recule.

FRONTIN

Pour le faire avancer, en ce cas que ce soit Thibaut, je vais faire semblant de vous baiser la main.

HORTENSE

Ah oui, ce sera drôle.

FRONTIN

Thibaut avance-t-il ?

HORTENSE

Oh non.

FRONTIN

Il faut donc la baiser tout de bon, pour voir.

HORTENSE

Ce n'est que pour voir, au moins ?

FRONTIN

Avance-t-il, ma chère Hortense ?

HORTENSE

Non, pas encore.

FRONTIN

Il est rétif, il faut un coup d'éperon plus fort. Baisons la joue.

HORTENSE

Arrêtez à c't'heure, car voilà qui vient.

THIBAUT, *laissant aller son manteau avec colère*

Coquine, friponne !

HORTENSE, *s'en allant*

Ah ! le méchant !

SCÈNE IV

THIBAUT — FRONTIN — LISETTE

THIBAUT

Vous êtes bien insolent, vous !

LISETTE

Ah! ah ! vous êtes donc Monsieur le Président qui allez examiner un procès dans le cabinet et il est parti sans nous le dire ?

THIBAUT

C'est ce coquine-là qui est cause que je serai querellé ; j'enrage.

FRONTIN

J'enrage aussi qu'il soit parti, voilà mon coup manqué.

LISETTE

Allons avertir Madame.

SCÈNE V

LA PRÉSIDENTE — LUCIE — LISETTE

LA PRÉSIDENTE

C'est donc ainsi que mon mari me trompe?

LUCIE

Je viens de le voir partir et on m'a dit qu'un cheval l'attendait là-bas.

LISETTE

Thibaut sous le manteau de son maître m'avait donné le change.

LUCIE

Le voilà parti enfin, que ferons-nous donc?

LA PRÉSIDENTE

Partons aussi en diligence; allons à Rennes nous informer, examiner, parler aux juges.

LUCIE

Nos démarches seront inutiles, il tourne comme il veut leur esprit.

LA PRÉSIDENTE

J'en conviens; mais que pouvons-nous faire?

LUCIE

Il faut avoir un éclaircissement avec Damis et quand je serai sûre qu'il m'aime, je joindrai mes amis aux siens et je lèverai le masque contre mon oncle.

LA PRÉSIDENTE

Vous pouvez vous éclaircir avec Damis, mais je ne le verrai point.

LUCIE

Eh! je vous en conjure, que je voie seulement l'effet que votre présence et la mienne feront sur lui. J'examinerai son abord, ses discours, ses manières, sa contenance, ses yeux, tout enfin et s'il fait tant que de me dire qu'il m'aime, je l'aime trop pour ne pas démêler s'il parlera selon son cœur.

LA PRÉSIDENTE

Vous l'aimez trop aussi pour ne vous y pas tromper. Mais quoi qu'il en soit, je ne veux point absolument me trouver où sera Damis.

LISETTE

Oh! vous vous y trouverez malgré vous, Madame, car il est ici.

LA PRÉSIDENTE

Damis est ici! Ah ciel! Partons vite!

LUCIE

Eh! je vous en prie, restons.

LA PRÉSIDENTE

J'ai déjà trop resté.

LUCIE

Ma chère amie, si vous m'aimez, aidez-moi à éprouver Damis.

LA PRÉSIDENTE

Non, vous dis-je.

LISETTE

Il me vient une idée : que Lucie la voie seule.

LUCIE

Moi, le voir seule? Non.

LISETTE

Écoutez-moi, j'imagine un moyen d'éprouver Damis bien plus sûrement.

LUCIE

Quel moyen, Lisette?

LISETTE

Vos deux habits sont semblables?

LA PRÉSIDENTE

Eh bien?

LISETTE

Que Mademoiselle prenne votre écharpe et votre coiffe.

LUCIE

Je t'entends, Lisette.

LISETTE

S'il vous voyait comme Lucie, il jetterait peut-être si bien le passionné, qu'il vous rendrait crédule.

LUCIE

J'entends, mais il faudra me cacher le visage en baissant mes coiffes.

LISETTE

Sans doute, et cela représentera naïvement une Présidente vertueuse, que la pudeur accompagnerait encore, quoique la vertu fût déjà bien loin.

LA PRÉSIDENTE

Il reconnaîtra le son de sa voix.

LISETTE

Elle parlera bas; en parlant bas et en glapissant, toutes les voix de femmes se ressemblent.

LUCIE

Ne perdons point de temps. Donnez-moi votre écharpe et votre coiffe.

LISETTE

Je vais tirer Damis du cabinet où je l'ai caché et vous l'amènerai à l'instant.

SCÈNE VI

LUCIE, *seule*

Voici le moment qui va m'assurer peut-être de mon malheur. J'avais tantôt quelque confiance, je trouvais des raisons pour me flatter d'être aimée; mais plus l'éclaircissement approche, plus je crains. Cependant Damis tarde beaucoup. S'il aimait la Présidente il serait déjà ici. Ah! que s'il pouvait m'aborder avec indifférence, froidement, que cette

froideur me plairait! Mais si je trouve dans son abord de la tendresse, que je serai malheureuse!

SCÈNE VII

LUCIE — LISETTE — DAMIS

DAMIS, *à Lisette*

Mais pourquoi la Présidente vouloir me parler plutôt que Lucie?

LISETTE, *se tenant à l'écart*

Lucie a, pour ne vous point voir, des raisons que la Présidente vous va dire.

DAMIS

Cette entrevue m'embarrasse.

LUCIE, *à part, se cachant le visage*

Il hésite à m'approcher. Il sent peut-être pour la Présidente le même trouble qui m'empêche d'aller à lui. Ah! c'est la Présidente qu'il aime.

DAMIS

Madame, après le malheur que j'ai eu de vous faire

une affaire au bal en vous prenant pour Lucie, vous avez raison de ne me voir qu'avec peine et de ne vous pas laisser voir. Mais ce qui m'étonne c'est que malgré cette juste répugnance, vous vous exposiez à me parler. Il faut que vous ayez à me dire des choses que Lucie n'ose me dire elle-même. Serait-ce qu'elle me défend de penser à elle?

LUCIE, *n'osant parler*

Monsieur...

DAMIS

Vous n'osez peut-être vous-même m'annoncer une nouvelle qui me mettrait au désespoir.

LUCIE, *n'osant parler*

Monsieur...

DAMIS

Vous hésitez à me le dire. Ah! votre silence m'annonce mon malheur. Suis-je haï? Parlez?

LUCIE, *n'osant parler*

Monsieur...

DAMIS

Vous me désespérez. Par quel endroit ai-je pu lui déplaire? A-t-elle eu du dépit de l'aventure qui m'attira votre colère?

LUCIE, *à demi bas*

Non, Monsieur, non, mais vous seriez bien étonnée si je vous avouais que votre déclaration du bal ne m'a point irritée contre vous.

DAMIS

Que dites-vous, Madame? Je n'ai pas bien entendu; vous parlez si bas.

LUCIE

Il est certains aveux qu'on ne saurait faire si haut.

DAMIS, *à part*

O ciel! me suis-je mépris?

LUCIE

Je vous le répète encore : une femme n'est point fâchée de plaire.

DAMIS

C'est apparemment pour m'éprouver que...

LUCIE

Je m'aperçois du chagrin que vous fait cet aveu; mais j'espère que votre chagrin ne durera guère.

DAMIS

Du moins, vous n'en serez pas témoin longtemps. Je vous laisse, madame.

LUCIE

Encore un mot.

DAMIS

Madame...

LUCIE

Au bal vous fûtes fâché de me voir, après avoir cru parler à Lucie ; seriez-vous dédommagé de ce chagrin, si croyant à présent parler à la Présidente, je vous faisais voir Lucie? (*Lucie lève sa cóiffe et se fait voir.*)

DAMIS

Que vois-je?

SCÈNE VIII

LUCIE — DAMIS — LE PRESIDENT FRONTIN

FRONTIN

Tenez, monsieur, voyez si l'avis que je vous ai donné est faux.

LE PRÉSIDENT

Damis avec ma femme!

FRONTIN, *à part*

Quel bonheur pour monsieur Argan!

DAMIS

Cette surprise charmante a si fort saisi mon âme que je ne puis exprimer...

LUCIE

Ah! Damis, c'est donc moi que vous aimez?

DAMIS

Oui, je vous aime, je vous adore et mon bonheur est parfait. Rien ne peut plus troubler ce bonheur que la jalousie cruelle de monsieur le Président... Ses soupçons me désespèrent, mais êtes-vous résolue d'avoir pour lui des égards? Je vous déclare moi, que je n'en aurai plus. Non, je ne le ménagerai plus et pourvu que vous me permettiez...

LUCIE

Hélas! dans l'extrémité où ses soupçons me jettent, je vous permets...

DAMIS

Ah! quel est mon bonheur! Permettez-moi donc... (*Damis lui baise la main.*)

SCÈNE IX

LISETTE — LUCIE — DAMIS — LE PRÉSIDENT
FRONTIN — HORTENSE — LA PRÉSIDENTE

LE PRÉSIDENT

Ah! c'en est trop!

LUCIE

Ah! Ciel!

DAMIS

Qu'est-ce donc?

LE PRÉSIDENT, *outré de rage*

Je vois mon déshonneur, perfide, suborneur infâme, il faut s'égorger et ma fureur... (*Ils se jettent tous sur le Président.*)

LA PRÉSIDENTE

Hé, monsieur!

LE PRÉSIDENT

On me retient, on me trahit!...

LUCIE

Quoi? vous ne voyez pas que je suis Lucie?

LE PRÉSIDENT

Ma femme!

DAMIS

Vos yeux sont-ils troublés, au point de ne pas voir...

LA PRÉSIDENTE

Monsieur le Président, reconnaissez-moi.

LE PRÉSIDENT

Encore ma femme !

LISETTE

Il voit deux femmes pour une.

LUCIE

J'ai pris l'écharpe de madame pour éprouver Damis; c'est moi qu'il aime, vous n'en pouvez douter!

LE PRÉSIDENT

C'est donc vous, ma nièce?

LA PRÉSIDENTE

Hé, remettez-vous un peu.

DAMIS

Pardonnez à l'amour qui m'a fait revenir pour m'assurer le cœur de Lucie.

LA PRÉSIDENTE

Hé bien, êtes-vous désabusé ?

LISETTE

La bizarrerie des événements prouve bien qu'il ne faut rien croire sur les apparences.

LE PRÉSIDENT

Aye ! Laissez-moi revenir à moi et reprendre ma raison.

FRONTIN, *à part*

Je vois bien que Lucie sera pour Damis. Tâchons de nous assurer Hortense... (*Au Président.*) Monsieur, comme je vous vois touché, cela me touche aussi de repentir. Vous aimez Madame, Monsieur aime Lucie et moi j'aime Hortense. Il faut vous avouer ma fourberie : fourberie vertueuse pourtant, car je servais mon maître en faisant agir les ressorts qui ont rendu Monsieur jaloux. Je vais justifier...

LE PRÉSIDENT

Tout est justifié et j'ai obligation à Frontin ; car ceci me corrigera d'un défaut que je n'ai jamais avoué.

LUCIE

Nous sommes tous disposés à le cacher.

LE PRÉSIDENT

Damis aurait raison de publier ma jalousie si je le rendais malheureux.

DAMIS

Mon désespoir l'aurait peut-être emporté sur la considération que j'ai pour vous.

LE PRÉSIDENT

Gardez-moi tous le secret, je vous en conjure. J'avoue mon faible : je me croirais déshonoré si on savait ce qui fait ma honte. Madame, promettez-moi d'oublier tout et je donne Lucie à Damis.

LUCIE

Vos bontés...

DAMIS

Ma reconnaissance...

FRONTIN

Pour m'obliger aussi au secret, il faut me fermer la bouche avec Hortense.

LE PRÉSIDENT

Oui, je veux l'ôter à Thibaut, afin qu'il n'y ait plus chez moi de mari jaloux.

RIDEAU

Corbeil. — Imprimerie Crété
Janvier 1919.

